

# POURQUOI CHRETIENS ET BOUDDHISTES SE COMPRENENT-ILS SI DIFFICILEMENT !

Par le P. Edmond Pezet

## Introduction

*par le P. Robert Costet*

### Le père Edmond Pezet, quelques dates

1923 : 11 juillet, naissance à Larnagol, dans le Lot.

1942 - 1946 : Chantiers de jeunesse et service militaire en Allemagne, Autriche et Vietnam. C'est au Vietnam que naquit sa vocation missionnaire. Son unité était engagée dans la contre-guérilla. Il assista parfois à des scènes d'horreurs et à des exécutions qu'il réprouvait: «Je ressentais, dit-il, comme le besoin d'une démarche de réparation qui compenserait, à ma modeste échelle, le mal que j'avais vu causer au peuple vietnamien ».

1949 : Ordination sacerdotale à Cahors, le 2 avril. 1955: Entrée dans la Société des Auxiliaires des Missions (SAM) à Louvain.

1957 : Arrivée en Thaïlande; il étudia le thaï à Nong Seng (Nakhorn Phanom). Il restera 32 ans en Thaïlande.

1989 : Retour en France. Je n'en ai pas connu la raison exacte. Peut-être qu' il ne se sentait pas bien compris par le clergé de son diocèse. Sa surdité rendait ses relations avec les autres difficiles. Il était « vagus », sans domicile fixe. En France il fut curé de Constans (diocèse de Cahors).

2008 : Mort à Grammat dans le Lot. Il avait 85 ans et 5 mois. Ses obsèques eurent lieu le 26 décembre à Larnagol.

### Contexte des réflexions du P. Pezet sur la compréhension entre Bouddhistes et Chrétiens

Je suis arrivé au séminaire « Fatima » de Tharè en mai 1956. C'est en 1958, je crois, que j'ai fait la connaissance du P. Edmond Pezet qui étudiait le thaï avec Mgr Michel On Mongkhon, vicaire apostolique de Tharè-Nongsaeng. Le P. Pezet logeait près de l'évêché avec un autre Samiste, le P. Janssen. Tous les mois, ils venaient participer à la retraite mensuelle à Tharè avec les autres prêtres de la mission. Le soir de la retraite, Edmond Pezet venait prendre son repas au séminaire avec le P. Janssen. C'est à cette occasion que j'ai fait sa connaissance.

Edmond était un homme très intelligent et possédait une grande culture théologique. Il avait commencé son ministère à Cajarc en 1950 comme vicaire-instituteur. A Tharè, il était très proche des gens. Quand il fut dans une paroisse de campagne, il aidait les gens à égaliser la surface de leurs rizières avec un niveau pour obtenir l'inondation de toute la rizière. Il allait repiquer le riz et moissonner avec ses chrétiens. Sur le plan pastoral, il ne partageait pas toujours le point de vue des trois évêques successifs qu'il a connus. Il en a souffert beaucoup dans l'obéissance.

Il étudiait personnellement le bouddhisme. Il s'était imposé un style de vie très pauvre. Il circulait à bicyclette, parfois sur de longues distances, sur les routes en latérite. Quand il allait à Bangkok, il voyageait toujours en troisième classe. Sa surdité héréditaire l'obligea à quitter le ministère pastoral avec la permission de son évêque.

Depuis ce moment, et pendant cinq ans, il résida dans différentes pagodes de la région de Bangkok. Au moment de l'afflux des réfugiés cambodgiens en Thaïlande, après 1975, il

alla se mettre à leur service dans le camp de Sakèo. Il circulait également dans le camp adjacent où se trouvaient des Khmers Rouges qui avaient fait défection. Ces derniers lui ont expliqué comment ils tuaient ceux qu'ils considéraient comme leurs ennemis, avec une pioche. Il passait la nuit dans le camp et mangeait la nourriture préparée pour les réfugiés. Lorsque le camp fut pris en mains par le H.C.R., Edmond quitta Sakèo pour venir vivre dans un quartier populaire de la capitale.

Entre-temps, il alla rendre visite à ses confrères de Tharè et vint à Ubon vers 1985. Je le reçus dans la petite paroisse de Na Kham dont j'étais responsable. Il resta chez moi environ trois mois. Nous avons de longues conversations sur le bouddhisme. Je le laissais parler de son expérience. Un jour, je lui demandais de mettre par écrit, en thaï, tout ce qu'il m'avait exposé sur les relations entre les chrétiens et les bouddhistes. Après quelques hésitations, il accepta et se mit au travail, sans notes, avec seulement un dictionnaire thaï et pali. Il rédigea le texte que vous pourrez lire en traduction.

Le P. Pezet fut un grand connaisseur de la pratique religieuse bouddhique que lui-même a voulu vivre de l'intérieur, sans jamais renier sa foi chrétienne. Cela l'a conduit au dépouillement le plus complet de soi selon l'idéal des bouddhistes pratiquants. Lisez ses écrits et étudiez son comportement et vous verrez que la kénose du Christ fut au centre de sa spiritualité.

De plus, sa recherche est précieuse pour nous aujourd'hui. Il nous apprend à parler du Christ aux bouddhistes dans un langage qui leur est compréhensible. Peut-être apprendra-t-il aux chrétiens qui voudront bien le lire, à comprendre les bouddhistes et à approfondir leur propre foi. N'est-ce pas là le but du dialogue interreligieux?

### **Remarques à propos de la traduction**

*Comme le texte est écrit en thaï, nous avons opté pour une traduction très proche du texte original... au détriment de la fluidité de la lecture parfois. Le P. Pezet écrit selon la manière de parler des prédicateurs bouddhistes: il y a des répétitions, la pensée progresse par paliers. De plus, le Père emploie les mots de la tradition orientale bouddhique dont le sens diffère du sens qu'ils ont dans la tradition occidentale. C'est pourquoi on a écrit les mots palis entre parenthèses pour prévenir sur le sens exact des termes employés. Je regrette de n'avoir pas demandé au P. Pezet lui-même de traduire son texte. Il aurait certainement été plus clair et plus exact.*

Père Robert Costet.

### **Témoignage du P. Pasek (Mep)**

J'ai connu le Père Pezet en 1958 à Nongseng (Nakhorn Phanom) lorsqu'il nous a rejoints, le P. Janssen et moi, pour l'étude de la langue avec Mgr Michel On. Il n'y avait pas d'évêché à Nongseng. Nous logions à la paroisse au presbytère du P. Edouard.

En 1961-1966 j'étais à Tharè, et le P. Pezet venait nous rendre visite.

En juillet-octobre 1966, j'ai passé le carême bouddhique avec le P. Pezet à la pagode internationale, près d'Ubon.

1977 -1983, j'étais curé de Thab Thaï. En mai 1977, il me semble, j'ai passé un mois chez le P. Pezet à Don Dou où il vivait en ermite. Par la suite, il m'a rendu visite à Thab Thaï, au moins en deux occasions. Puis il a passé un mois seul à Pa Yang.

1984-1986, j'ai été à Suan Mokh, chez le Vénérable Phutha That. Je n'ai jamais su que le P. Pezet ait séjourné à Suan Mokh.

1989, Mgr Bun Luen m'a parlé d'un centre de retraite. Je propose au P. Pezet de venir avec moi; il refuse catégoriquement.

### **Mon impression générale du P. Pezet**

C'était un homme entier, radical. Il avait de vastes connaissances en théologie et philosophie, qu'il partageait volontiers. Il était respectueux des personnes, moins des règles canoniques.

Au plan bouddhiste, il avait comme une idée fixe: la question de l'anatta (non-soi), qu'il rapprochait de la kénose du Christ et de Dieu lui-même. Et je crois que c'est cela qu'il essayait de vivre lui-même en s'immergeant et expérimentant toutes les situations humaines critiques: Sakèo (camp de réfugiés), slums à Bangkok, ou en recherchant l'absolu: bouddhisme et monachisme.

Pour ce faire, il avait besoin d'une grande liberté de mouvement, chose difficile à trouver dans le cadre que l'église impose à ses prêtres. Au total, je crois qu'il a su garder l'équilibre; c'était un mystique en son genre. Je souffrais pour lui de sa surdité congénitale. Mais c'est peut-être grâce à elle qu'il a pu se dégager de la pastorale traditionnelle pour s'adonner à ses recherches. J'ai une grande estime pour le P. Pezet et une dette de reconnaissance pour tout ce que ses conversations et son exemple m'ont apporté, tant sur le plan bouddhique qu'au plan théologique, et ce n'est pas peu dire. Chaque fois que je vais à la pagode internationale, les moines qui l'ont connu, me demandent toujours des nouvelles du P. Pezet.

Edmond avait aussi un don pour la poésie. Il avait traduit des sentences tirées des livres sacrés que l'ont récite matin et soir dans les pagodes en prose poétique d'une réelle inspiration.

Il a voyagé en Inde, au moins à deux reprises, sur les pas de Bouddha, ainsi que pour visiter l'ashram fondé par les P. Monchanin, Le Saux, Griffith et autres. Il était insatiable: où le P. Pezet n'a-t-il pas été? Et à chaque fois pratiquement sans un sou en poche!

Il a passé quelques temps chez le P. Verdière qui avait fondé à Nongri un centre de retraite. Le P. Verdière était absent pour cause de santé. Le P. Pezet trouvait que l'abattage des poulets à ce centre était totalement en contradiction avec les coutumes bouddhistes. (On élevait des poulets dans ce centre pour aider à son fonctionnement). Il a cependant accepté de remplacer le P. Verdière pendant plusieurs mois.

Il a passé longtemps à la pagode Pa Phong avec Maître Xa. Je l'ai entendu « se plaindre » que pendant tout ce temps, il n'a reçu la visite d'aucun père d'Ubon sinon celle d'un frère du collège de l'Assomption d'Ubon. (Personnellement, j'ignorais totalement sa présence à la pagode Pa Phong et je pense que la plupart des pères aussi, sans parler de l'évêque.)

Il n'était guère « persona grata » auprès de Mgr Mi Xai de Bangkok, qui le considérait plus ou moins comme « vagus ».

A Bangkok, surtout à son second séjour, il fréquentait surtout les O.M.I., surtout le P. Bruno Arens, qui doit lui aussi avoir quelques souvenirs du P. Pezet.

C'est le P. Pezet qui m'a introduit chez Phra Pothirak à Santi Asok (Bangkok) bien avant son procès et sa rupture avec le bouddhisme officiel.

Bronis Pasek

# ***POURQUOI CHRETIENS ET BOUDDHISTES SE COMPRENENT-ILS SI DIFFICILEMENT !***

## **Table des matières**

- 1 - Bouddhisme et christianisme: deux religions de caractère différent
- 2 - Bouddha a-t-il le même sens pour les bouddhistes que le Christ pour les chrétiens? Jusqu' à quel point?
- 3 - Comment Jésus peut-il être Rédempteur?
- 4 - La pratique dans le bouddhisme et le christianisme
- 5 - Changer de religion

## **Chapitre 1**

### **Bouddhisme et christianisme : deux religions de caractère différent**

Il faut reconnaître que les hommes se comprennent difficilement surtout quand ils parlent de religion. La religion est donc un obstacle à la compréhension mutuelle. Pourquoi? A cause des caractéristiques des deux religions: la religion catholique et la religion bouddhiste sont des religions de nature différente. Il y a aussi la question de la langue utilisée pour les traduire et les expliquer. La religion chrétienne n'est pas claire pour les bouddhistes. Ils ne comprennent pas la religion chrétienne selon son vrai sens.

#### ***1 - La religion chrétienne et la religion bouddhiste sont des religions de caractère différent.***

- Une des religions vénère Dieu, c'est à dire la religion chrétienne.
- Quant au bouddhisme c'est une religion qui n'a pas de dieu.
- La religion qui n'a pas de dieu a la Loi (DHAMMA), l'enseignement du Bouddha comme Vérité suprême. Il s'agit d'une religion de la Sagesse (NANA et PANNA) Elle est dite religion de la Sagesse ou de la Connaissance
- Quant à la religion qui vénère Dieu, a Dieu pour Vérité Suprême, c'est une religion de dévotion ou d'attachement, religion d'amour, de piété: religion dite d'amour et de dévotion.
- En général, les adeptes de ces deux religions comprennent profondément leur propre religion parce qu' ils en ont une expérience pratique et en connaissent clairement les caractéristiques et la valeur. Mais malheureusement, les adeptes de chaque religion regardent habituellement de façon défavorable les autres religions parce qu' ils sont incapables d'en comprendre le vrai cœur. Se produisent alors des divisions qui peuvent dégénérer en guerres de religion. C'est pourquoi ceux qui aiment la paix doivent s'efforcer de comprendre la religion des autres.

#### **2 - La religion qui vénère Dieu est une religion de l'amour-fidélité, dite religion de «Bhakti » (1 )**

Ceux qui observent ce type de religion habituellement ont le sentiment que la religion qui n'a pas de dieu, qui n'a que l'Enseignement (Dhamma) du Bouddha, est une religion trop subtile. C'est une théorie qui plane dans les nuages, éthérée, c'est plus une philosophie qu'une religion. C'est une voie qui convient à un petit nombre d'intellectuels. C'est une religion qui manque de saveur, de sentiment

*(1) Bhakti : attitude qui a des connotations de confiance, d'attachement, de fidélité, de dévotion dans le sens de « Je suis votre dévoué... »*

satisfaire la majorité des hommes, qui ne peut répondre aux besoins religieux des gens ordinaires selon l'inclination qu'ils ont dans leur cœur.

Cette impression apparaît clairement dans l'histoire des diverses religions du monde qui ont dû évoluer ou qui se sont divisées en écoles pour répondre aux besoins de ceux qui y adhèrent. Même la religion qui à l'origine n'était purement et simplement que religion de Sagesse, s'est diversifiée au point de devenir une religion de « Bhakti », par exemple, la secte de la TERRE PURE du Bouddha AMIDA du Grand Véhicule. Dans le cas où la religion qui était à l'origine n'a pas éclaté pour former de nouvelles écoles, les fidèles ont ajouté certains éléments à l'enseignement originel: la confiance envers le Bodhisatta qui est miséricordieux, qui écoute la supplication des gens qui ont de la dévotion envers lui (Sriarayatmetraï, le Bouddha à venir).

Les fidèles ont encore facilement ajouté (à la religion de la Sagesse) des caractéristiques de la religion de « Bhakti », c'est à dire qu'ils ont conservé certaines pratiques, qui leur tiennent à cœur, de l'ancienne religion qu'ils observaient depuis des temps immémoriaux. Ils y sont encore attachés, ils y croient toujours et en sont satisfaits; par exemple Brahma, les divinités du Brahmanisme, les esprits des ancêtres, les esprits attachés à des lieux. Ils ont recours à eux qui peuvent les aider selon leurs besoins respectifs. Ils peuvent les secourir pour résoudre divers problèmes de la vie quotidienne. Cette pratique n'est pas la négation de la religion de la Sagesse. La religion qui n'a pas de dieu et à laquelle ils sont affiliés est leur religion ordinaire, mais ils considèrent que ces « choses sacrées », auxquelles ils croient encore fermement, sont des questions d'ordre privé. Le Maître (Bouddha) interdit uniquement aux bonzes de se mêler de ces pratiques. Pour ceux qui ont ces croyances, le Maître conseille de suivre la Voie de la Sagesse de façon à y progresser du mieux qu'ils peuvent selon leurs capacités... et leur croyance en ces divinités diminuera peu à peu.

### **3 - La religion qui n'a pas de dieu est une religion de la Sagesse. (Pañ ñ a) (2)**

Cette religion a pour caractéristique d'être une Voie (Magga), une pratique pour atteindre la pureté de l'attitude intérieure « Citta ». Il y a rejet des passions (kilesa) et vision claire des caractéristiques de la vie: c'est ainsi que naît la Sagesse. Lorsque l'on consacre son discernement à ce que toutes choses qui concernent notre corps, nos paroles, notre intériorité soient conformes à la Sagesse, c'est comme si on acceptait que le Dharma gouvernât toute notre vie: c'est faire en sorte que toute notre vie se déroule selon la loi des choses (kot dhammajati) : la loi des choses est la vérité suprême de toute chose.

Quand il en est ainsi, pourquoi encore penser à rechercher quelque chose autre ou quelqu'un d'autre en dehors de la loi des choses ou Dhamma, pour diriger notre vie? La Loi originelle fondamentale des choses c'est le Dhamma lui-même. Il existe avant toute chose. Le Maître l'a vu et perçu (tratsaru) et nous l'a indiqué pour que nous le voyions également. Depuis toujours tous les Bouddhas ont cherché et trouvé le Dhamma. Ils ne l'ont pas fait être pour qu'il existe. « Tous les Bouddhas insistent sur une chose que l'ont doit respecter: la vérité ultime qui existe en toute chose » (kot dhammajati). Le Dhamma est l'Unique Refuge. Le Dhamma a été le Refuge, le recours du Maître lui-même depuis le moment qu'il « a vu et compris » jusqu'au moment où il s'est éteint (parinibbana).

(2) *Pañ ñ a: Compréhension, connaissance, intelligence, inspection, embrasse un champ très vaste. Vocabulaire Bouddhique de termes et doctrines du canon pali. Par Nyanatiloka. Paris, 1961.*

Depuis qu'il s'est éteint on ne devrait pas penser au Maître en termes de Personne, « Puggala » (3) ou qu'il soit quelqu'un. On devrait faire mémoire, faire « anussati » c'est-à-dire se souvenir des caractéristiques de sa manière d'agir en son temps.

Faire mémoire ou concentrer son attention sur le Bouddha, concentrer son attention sur le Dhamma, concentrer son attention sur la Communauté (des bonzes), ensemble sont les trois rappels ou souvenirs (anussati) dans le sens « paramattha » (4). Selon les caractéristiques originelles, parfaites, non altérées de ce qui est, Bouddha, Dhamma et Communauté, ces trois Refuges n'en font qu'un, qui est de l'ordre de l'Absolu, de l'Ultime ou de la vérité ou norme (qui est en) de toute chose (koddhammajati), sont Dhamma même. Il n'y a rien d'autre en dehors de cela. Celui qui veut vivre la religion de la Sagesse de façon sincère le sait très bien. Ce Dhamma, il n'a pas besoin d'aller à sa recherche ailleurs, si ce n'est à l'intérieur de lui-même. Qu'il y ait quelqu'un qui l'aide et lui donne des suggestions, cela peut se faire, mais trouver quelqu'un, ici-bas ou dans les cieux, pour agir à sa place est tout simplement impossible. Les bouddhistes ne trouvent d'aucune utilité d'aller supposer que la vérité ultime de toute chose ou Dhamma puisse prendre l'aspect de quelque divinité ou personne (puggala) comme aime le faire la religion qui vénère Dieu.

#### 4 - Dieu, Parole de Dieu et Prophètes

La religion de ceux qui vénèrent Dieu, affirme qu'il y a vraiment Dieu; ce n'est pas une supposition (sammutti) (5). Leurs Ecritures affirment que « Dieu est Vie ». L'enseignement traduit en thaï affirme que Dieu est « Esprit pur », qu'il n'est pas saisissable, visible, par la vue, n'est pas matière, n'est pas "rupa", qu'il est aussi « Personne » (Puggala).

*(3) Puggala ou Bukkhon en thaï : individu, personne, individualité. Tout terme désignant une entité, donc aussi 'je', 'vous', 'il', 'dieu', 'maison', etc., tout cela, d'après le bouddhisme, ne représente que de simples désignations qui ne correspondent à rien qui existe en réalité et ne sont considérées que comme de simples moyens conventionnels d'expression. Vocabulaire Bouddhique, par Nyanatiloka, Paris 1961*

*Le lexique des mots bouddhistes compare le Bukkhon*

- 1- à la fleur de lotus qui naît au fond de l'eau qui est le royaume des poissons et des tortues.
- 2- à la fleur de lotus qui se trouve dans l'eau et qui ne s'est pas encore ouverte.
- 3- à la fleur de lotus qui se trouve juste au niveau de l'eau et qui s'ouvrira le lendemain.
- 4- à la fleur de lotus qui est sortie de l'eau et qui n'attend plus que les rayons du soleil pour s'épanouir pour « s'éveiller ».

*Vocabulaire Bouddhiste, Université Chulalongkorn, Bangkok, 2546*

*(4) Paramattha: Le Bouddha a fait subir au langage indien une révolution de Copernic. Ce n'est plus le Brahman qui est au centre, c'est ce que je vis qui est au centre. Donc, le langage suprême n'est plus au plan de l'ontologique, mais sur le plan du vécu. C'est-à-dire que je tiens un langage qui dit, le plus exactement possible, le vrai que je dois vivre (pas le vrai en l'air, mais l'attitude existentielle que je dois avoir) : c'est là que l'on aura un langage absolument vrai. Et c'est à ce langage que l'on mettra le qualificatif « paramattha » : voir les choses comme elles sont. Et le langage qui exprime cela, c'est un langage qui sera dit « suprême » (paramattha). C'est le vécu qui est « suprême ». Pezet: Le langage, in 16 Conférences sur le bouddhisme, Phnom Penh, 1972, p. 32*

*(5) Sammutti: Le langage des religions qui viennent parler de Dieu, d'anges, le langage des croyances populaires, tout cela est (pour le bouddhisme) du même ordre, c'est mis sur le même plan que le langage 'vulgaire'. C'est de l'anthropomorphisme, de l'imagerie. Quand je dis que le coq est en colère, je le compare à un homme. Il est vrai qu'il est en colère, mais il y a toujours un jeu de comparaison, de personnification. C'est du domaine de la comparaison, de l'image, du symbole. Mais si je dis: Dieu punit le pécheur, c'est du même ordre que: « le coq est en colère ». Ce n'est pas du « Paramattha ». C'est Vohar (comparaison, métaphore), Sammutti (supposition) Pannatti (conventionnel). En fait les trois mots signifient conventionnel. Cela relève des conventions du langage. » Pezet, ibid., Le langage, p. 33*

Les bouddhistes, quand ils lisent les Écritures chrétiennes, la Bible, ont l'impression que ces Ecritures ne sont que contes, métaphores (vohar). Elles ne contiennent rien qui soit « paramattha ». On doit comprendre que ces contes, ces métaphores, sont là, ont pour fonction d'enseigner.

Le fait de raconter des histoires, d'utiliser des métaphores est un bon moyen d'enseignement. Les gens ordinaires comprennent bien les histoires. Le conte, l'histoire elle-même est « vohar », « sammutti » relève des conventions du langage, mais leur sens fait que l'auditeur peut atteindre le Dhamma au niveau de la vérité ultime des choses, au niveau «paramattha ». (Le compendium des Ecritures bouddhistes lui-même (Tepitaka), contient de nombreux contes et métaphores de ce genre.)

Les bouddhistes estiment que leurs Écritures « sont et ne sont que paroles du Bouddha. » Les chrétiens soutiennent également que leurs Écritures, leur Bible, est toute «Parole de Dieu », mais ils ne qualifient pas leur Bible de « Paroles du Christ. » Dans la Bible, l'enseignement du Christ que les apôtres ont consigné dans la dernière partie de la Bible, furent écrites quand ils partirent le proclamer. Quant à la première partie de la Bible, elle fut écrite avant l'ère du Christ. C'est pourquoi il ne peut y avoir de citation ou de paroles du Christ dans cette partie. Lorsque les chrétiens disent que la bible est parole de Dieu, cela veut dire que c'est Dieu qui a parlé. Il n'a peut être pas parlé avec des sons que les oreilles pouvaient capter. Il se peut qu'il ait fait naître une nouvelle compréhension. « Celui qui a entendu » est conscient que cette parole n'est pas le fruit de sa seule pensée. La Bible rapporte l'expérience de certaines personnes qui ont eu la claire perception d'une vérité qui est ultime. Cette vérité est en rapport avec le sens de la vie et la voie au salut. En même temps, celui ou ceux qui ont eu cette expérience ont une claire conscience que ce qu'ils ont vu, connu, compris, « entendu » d'une façon ou d'une autre, ne leur appartient pas en propre. Ils ne l'ont pas fait exister par eux-mêmes. Ils ne sont que ceux qui l'ont appris de Dieu. Et dans le même temps, ils recevaient la mission de le proclamer à leurs coreligionnaires pour qu'eux aussi l'apprennent et le mettent en pratique.

Les chrétiens appellent ceux qui ont eu cette expérience « prophètes » de Dieu. La vérité qu'ils ont reçue et qu'ils sont allés proclamer, les chrétiens la dénomme « Parole de Dieu ». Certains l'ont consignée par écrit pour être des documents faisant référence. Le Livre où sont consignés et rassemblés ces documents ont l'appelle également « Parole de Dieu ». Ce sont tout simplement les Écritures ou Bible.

La parole de Dieu que les prophètes ont proclamée et consignée de multiples manières sont les Ecritures: c'est du langage humain et a toutes les caractéristiques du langage humain sans échappatoires possibles. Mais en même temps elle est parole de Dieu dans le sens qu'elle est (Dhamma) (6) c'est à dire qui dit la vérité des choses, « Vérité Ultime ». Le contenu en est réellement vérité absolue (paramattha) non produit (asankhata) (7).Ce n'est pas du langage conventionnel. Il n'est pas « sommutti ». Quand il en est ainsi, cette Parole dépasse le langage des hommes, des anges, des divinités et tout langage que l'ont pourrait exprimer par des mots.

La parole de Dieu, bien qu'elle doive se manifester en langage humain, est au delà de toute « composition », de tout « conditionnement », de toutes normes, de tout langage conventionnel, de toutes limitations, de toutes déterminations. Mais cependant, celui qui entend ou lit la Parole de Dieu dans les caractéristiques du langage humain et la contemple, s'il s'agit de quelqu'un qui s'est efforcé de la mettre en pratique au point que d'avoir acquis un regard spirituel (Dhammacakkhu) (8) - qui est un don reçu de Dieu - , celui-là sera capable de dépasser les limites caractéristiques inhérentes au langage humain pour voir clairement le contenu de vérité absolue de la Parole de Dieu qui est cachée

(6) *Dhamma*: réalité, doctrine ultime.

7) *Asankhata*: Le « non-formé », « l'inengendré », « l'inconditionné ».

(8) *Dhammacakkhu*: dans le bouddhisme se réfère à « l'œil de la Vérité », à « l'œil de la Sagesse, de la Connaissance. »

dans les expressions du langage humain. C' est le même problème que celui de lire ce qui est écrit en langage conventionnel ou relatif (vohar ou sammutti) et cependant de comprendre ce qui y est caché au niveau absolu ou « paramattha », adéquat, qui dit « bien » ce qu'il doit dire.

Mais si on n'utilise pas cet « œil Spirituel », on ne perçoit que le langage humain, on ne saisit pas qu'il s'agit de la Parole de Dieu au point de trancher que les Ecritures chrétiennes ne sont que contes, histoires écrites en langage conventionnel ou relatif (sommutti). C'est une façon de montrer que celui qui arrive à cette conclusion manque de discernement (Pañ ñ a). Il ne peut pas comprendre.

Il convient de faire bien attention, de ne pas conclure trop facilement que la religion des autres ne « dit pas bien » ce qu'elle doit dire (paramattadharma) parce qu' on ne connaît pas bien encore la manière dont cette religion se sert du langage humain pour exprimer la vérité absolue (paramattadharma) qui est cachée dans la langue qu'elle utilise.

## **5 - La religion de la foi**

La religion qui vénère Dieu est religion de la foi. Comporte-t-elle une pratique? Quand on prétend que « Dieu est Vie », que « Dieu est vivant », qu'il parle, c'est comme si on affirmait que Dieu a une personnalité. S'il n'a pas une personnalité semblable à celle des hommes, ce doit être une personnalité différente: "Personne" au sens occidental du mot. Les chrétiens prétendent qu'il en est bien ainsi. Ce que les chrétiens affirment qu'il en est vraiment ainsi, est une affaire de foi. Ils croient que Dieu est vraiment ainsi.

Jésus Christ appelle Dieu, son Père, et enseigne à ses disciples de considérer Dieu également comme leur Père. Les chrétiens, depuis toujours l'affirment. Ils ont toujours considéré cette affirmation comme point important de « foi ».

De ce fait, les chrétiens croient que Dieu est ainsi et observent leur religion de cette manière. C'est pourquoi quand les chrétiens, dans leur vie, croient qu'ils ont tous le même Père, ils doivent également se comporter en frères avec tous les hommes. Quand ils croient qu'il en est bien ainsi, ils se comportent de cette façon dans la conduite de leur vie. La religion qui croit en Dieu est religion de la foi. La foi est le fondement de ce type de religion. Lorsqu'ils croient, ils doivent agir en conformité avec leur foi. Cela signifie qu'ils ne peuvent pas avoir un agir qui ne soit pas en conformité avec elle.

Lorsque les chrétiens croient que les Écritures sont vraiment Parole de Dieu, naît un attachement envers cette Parole, et ils s'appliquent à les lire et à les méditer pour qu'elles soient leur propre vie. Lorsque les chrétiens croient que Dieu a les caractéristiques d'une personne, ils ont le sentiment qu'il n'est pas étrange de parler de « l'amour du Père » pour ses enfants et de l'amour des enfants envers leur Père.

La "Foi", selon le langage des chrétiens, exprime un sentiment de tendresse, dans l'amour et l'obéissance à Dieu. Elle allie l'adhésion et l'amour: c'est la 'dévotion', l'attachement.

L'amour est une caractéristique importante de la vie « intérieure » de Dieu. Le lien entre le Père et le Fils et l'unique Esprit des deux, c'est l'amour entre le Père et le Fils. Les chrétiens doivent essayer de vivre une vie conforme à celle de Dieu et s'efforcer d'agir comme Dieu.

## **6 - Dieu et Dhamma**

Dieu et Dharma sont-ils identiques? Le Dieu des chrétiens est-il ou non le Dharma des bouddhistes? Pouvons-nous parler de cette manière?

Nous pensons que l'on ne devrait pas comparer Dieu avec Dhamma, ni conclure que « Dieu est Dhamma ». Ce serait comparer les deux religions ce qui donnerait des résultats plutôt négatifs parce que ce serait oblitérer les caractéristiques particulières des deux religions.



Relevons d'abord les caractéristiques de Dieu et de Dhamma qui sont proches: Tant Dieu et Dhamma :

- sont le refuge et la référence ultime. (ék)
- sont l'ultime recours c'est à dire le summum de la religion. Ils sont chose, réalité pure sans composition, ni emprunt à d'autres éléments (asankhata dhamma). Ils sont la vérité absolue.
- sont la réalité ultime, il n'y a rien en eux qui soit conjecture (sammuti).

Quant aux différences qui existent entre Dieu et Dhamma, elles apparaissent dans l'utilisation différente du langage pour parler de Dieu et du Dhamma : Dhamma est la réalité, la vérité absolue (paramattha). C'est pourquoi quand on parle de Dhamma, on doit utiliser uniquement le langage doctrinal, c'est à dire prendre le Dhamma comme référence exclusive.

Quant à Dieu, dans les religions qui honorent Dieu, il n'y a pas de langage spécifique à utiliser pour parler de Dieu. Généralement, on parle de Dieu de façon très simple en employant communément des anthropomorphismes. On prend la personne comme référence. C'est pourquoi on dit que Dieu est vivant, que Dieu est pur esprit - bien qu'il soit une personne - il fait, il parle, il écoute, il crée. Certains passages des Écritures disent que Dieu se met en colère. Cela rend les bouddhistes complètement perplexes.

Les chrétiens utilisent pour parler de Dieu un langage tout à fait ordinaire en employant la personne comme référence, d'où l'emploi d'anthropomorphismes, comme nous l'avons déjà dit. Mais en même temps, ils savent très bien qu'il ne s'agit que d'un langage humain. Ils ont bien conscience également que Dieu est au-delà des capacités d'explications de l'homme et que le langage qu'ils emploient ne peut définir ce qui est du domaine de Dieu.

### **Remarques: Le problème de la langue dans la traduction de l'enseignement des chrétiens.**

Les bouddhistes qui lisent les livres de catéchèse chrétienne doivent savoir que celui qui a traduit ces livres n'a pas étudié de façon précise le vocabulaire doctrinal bouddhiste. Les traducteurs utilisent les mots dans le sens qu'ils ont dans le langage ordinaire.

Par exemple, lorsque l'enseignement des chrétiens dit que Dieu est Esprit, il n'a pas l'intention d'enseigner que Dieu est constitué des 4 agrégats qui sont « nama » immatériels (esprit par opposition à la matérialité des choses: « rupa » c'est-à-dire, sensations, perceptions, formations mentales et conscience. Le traducteur ne connaît peut-être même pas le sens de ces mots dans l'enseignement bouddhiste.

Quand les chrétiens parlent de Dieu en termes de personne (Puggafa), ils ne pensent pas affirmer que Dieu est « namarupa » composé des 5 agrégats, qu'il a un corps, par exemple. Quand les chrétiens disent que Dieu est vivant, ils ne pensent pas affirmer que Dieu existe à la manière des choses vivantes du premier monde « loka » ou du troisième ou cinquième monde.

C'est pourquoi les bouddhistes qui veulent avoir une explication des mots que les chrétiens utilisent, pour pouvoir comprendre correctement l'enseignement de la religion chrétienne, doivent rechercher dans les langues occidentales les mots que les chrétiens ont traduits en thaï. Ils en comprendront alors le vrai sens. Un exemple de mot de l'Occident: « Personne ». Les occidentaux expliquent que Dieu a les caractéristiques d'une « Personne », mais en thaï les chrétiens ont traduit le mot « Personne » par « puggala - Bukkhon ». Les bouddhistes qui connaissent le Dhamma sentent que le mot n'est pas très juste. C'est également le cas pour les mots « Ciel », « Enfer ». Les chrétiens utilisent ces termes en faussant le sens originel (qu'ils ont dans le bouddhisme). C'est là une des raisons pour lesquelles chrétiens et bouddhistes se comprennent difficilement.

La religion qui vénère Dieu affirme que Dieu existe vraiment. Ce n'est pas une supposition: c'est

le « Dieu vivant ». Dieu a une existence réelle, Dieu est un pur Esprit. Il a les qualités d'une Personne. Il a créé l'univers, il a parlé aux hommes. Il est la Parole, Il aime, Il écoute, Il accorde des faveurs, Il punit.

La religion qui a DHAMMA comme vérité ultime soutient que cette assertion est absolument vraie (paramatthabaniati): affirmation adéquate, qui dit bien ce qu'elle veut dire. C'est une affirmation « paramattha sacca », c'est une vérité absolue. Les autres affirmations ou proclamations qui affirment que Dieu est comme ceci, comme cela, qu'il a un Nom, qu'il est vivant, qu'il est Pur Esprit, qu'il parle, écoute, etc., à la manière d'une personne (puggala), sont des affirmations « sommutti », vérités « sommutti »' (qui relèvent des conventions du langage.) Elles ne sont pas absolument vraies, mais elles ne sont pas « non-vraies » non plus. Elles sont vraies sous un certain angle, c'est à dire vraies du point de vue anthropomorphe seulement.

## Chapitre 2

### BOUDDHA A-T-IL LE MEME SENS POUR LES BOUDDHISTES QUE LE CHRIST POUR LES CHRETIENS ET JUSQU'A QUEL POINT?

#### 1 - Le fait qu'ils soient Maîtres et Fondateurs de religions

Jésus Christ et Bouddha, sont appelés tous les deux « Maître et Fondateur de religion ». Bouddha est l'initiateur du bouddhisme. Le bouddhisme ne dérive pas d'aucune religion qui aurait existé avant le Bouddha. (9)

Quant à Jésus Christ, il est né au sein du peuple juif qui observait la religion de Dieu depuis le temps d'Abraham, c'est-à-dire depuis presque 2000 ans. De nombreux prophètes se sont succédés et, tour à tour, ont prêché. C'était des hommes qui avaient conscience que Dieu les poussaient à prêcher et à conseiller leurs coreligionnaires jusqu'au moment où apparaîtrait un grand prophète: Jésus, le Christ, qui est celui que Dieu a attesté être une personne plus exceptionnelle que tous les prophètes qui l'avaient précédé.

C'est pourquoi Jésus Christ n'est pas apparu au début de l'annonce de la religion de Dieu. Jésus est venu à l'époque intermédiaire tout en étant celui qui a porté cette religion à sa plénitude. Il a eu pour tâche, pour fonction, de porter à sa perfection l'enseignement des prophètes qui l'ont précédé. Cet enseignement n'a pas eu besoin d'être modifié ou corrigé parce que c'était déjà la « Parole de Dieu ». Si donc l'enseignement antérieur ne nécessitait d'aucune retouche, Dieu, désirait uniquement, d'une part, aider les hommes à mieux comprendre cet enseignement pour qu'ils en saisissent plus profondément le sens et, d'autre part, leur rappeler qu'ils devaient le mettre en pratique, le vivre de façon complète. De ce fait, avant et après Jésus, il s'agit de la même religion de Dieu. Mais dans l'après Jésus, cette religion a atteint son état de plénitude. Depuis l'époque où les disciples de Jésus ont commencé à la propager, on l'a appelée « religion chrétienne ». Ce qui vient d'être dit nous aide à comprendre les Écritures de la religion chrétienne: la première partie, qui est aussi la plus étendue, on l'appelle "Ancien Testament" ou "Ancienne Alliance" parce qu'elle a été écrite avant l'époque de Jésus. La seconde partie, qui forme la dernière partie des Écritures est, quant à elle, appelée "Nouveau Testament" ou "Nouvelle Alliance". Elle commence avec la naissance de Jésus.

Diviser les Écritures de cette façon, en parties, les fait différer du Tepitaka (Compendium des Ecritures Bouddhistes). Qu'il ait existé quelque chose avant le temps du Bouddha est impossible. Qu'il y ait eu quelque chose avant « l'éveil » de Bouddha est complètement impossible. Tout doit remonter à l'enseignement qui est sorti de la bouche de Bouddha.

*(9) Le bouddhisme n'est-il pas une contestation ou un refus de l'hindouisme? [note du traducteur]*

## 2 - L'enseignement de Bouddha et de Jésus Christ, d'où viennent-ils et de quelle manière?

### 2 - 1 : L'enseignement de Bouddha

Bouddha a « vu et perçu » (tratsaru) lui-même. Il est le « Sammasambouddha » ce qui se traduit par « celui qui a vu et perçu par lui-même » la loi libératrice.

Le Dhamma est la vérité absolue de toutes choses; c'est la loi des choses, c'est-à-dire l'état effectif, originel de toute chose. Celui qui est capable de percevoir l'état originel, l'état réel de toute chose, on doit affirmer que celui-là « a vu et perçu » (tratsaru). Celui-là a été capable de percevoir clairement selon la vérité ultime de la réalité qui existe, celui-là a saisi la loi (la vérité ultime) de l'état réel de toute chose. Ayant perçu, il verra le Dhamma dans toutes choses. Le Dhamma n'est pas une théorie éthérée. Le Dhamma n'est pas loin de nous. N'importe quoi ou tous les « Dhamma », c'est-à-dire toutes choses, ont Dhamma comme leur vérité ultime en eux-mêmes. Il faut l'examiner avec attention dans son corps et son esprit, dans les formes physiques et spirituelles de soi-même, (dans ses « nama et rupa »). On devrait alors pouvoir en percevoir les caractéristiques réelles, c'est-à-dire les caractéristiques normales ou générales de toutes choses, dont nous avons l'expérience dans notre vie. Ces choses, ces réalités que l'on expérimente dans le monde, il y en a qui sont matière et il y en a qui sont esprit (Rupa et Nama). Exerçons-nous donc à bien examiner l'aspect physique (Rupa) et l'aspect spirituel (Nama) de nous-mêmes. Cet exercice est appelé (satvipatthana).

Quand on s'est adonné à cet exercice on voit clairement,- c'est une expérience et non une ratiocination - que tant ce qui est matière 'rupa' et esprit 'nama', a les caractéristiques de ce qui est impermanent, non stable, qui change constamment, de ce qui est composé d'éléments, de ce qui change constamment de par ce qu'ils sont. Les choses nient par là même leur permanence. C'est la manière d'être inhérente à ce qu'elles sont: des choses.

En résumé, selon l'expérience réelle que l'on a de nous- mêmes, tout ce qui existe ainsi, qu'il soit matière ou esprit (rupa ou nama) se trouve dans une configuration d'être composé «sangghan» selon sa propre manière d'exister. Il ne peut pas en être autrement: tout est composé, tout est « sankhotdhamma ».

Avoir une vision claire, selon cette vérité, que « tout est composé », c'est également, et dans le même moment, percevoir la configuration inverse, c'est à dire « le non composé », les choses non composées. « Chose non composée » se réfère à ce qui n'a pas été fait, produit (chose qui n'a pas de cause qui l'a fait exister).

De ce fait on peut affirmer selon la parole du Bouddha « Il y a, ô moines, le non-né (ajata), le non-devenu (abhata), ce qui n'a pas été fait (akata), ce qui n'est pas composé (asankhata). S'il n'y avait pas le non-né, le non-devenu, ce qui n'a pas été produit ou fait et le non composé, alors la délivrance de la condition de né, de devenu, de produit ou conditionné, ou de composé n'aurait jamais pu apparaître dans ce monde-ci » (10)

*(10) Remarques: On peut diviser les choses (Dhamma) en deux groupes:*

*a - Les choses «Sankhata», les choses composées ou causées, c'est-à-dire les 5 agrégats: choses qui peuvent disparaître parce que composées ou choses perceptibles par les yeux (rupadhamma) et tous les phénomènes mentaux (namadhamma). Tout ce qui est matérialité (rupa) : corps, matière, tout ce qui est vivant ou non vivant et tout ce qui est « nama »: tous les phénomènes mentaux.*

*b - Les choses « Asankhata» non composées ou causées, c'est à dire « Nibbana » ou Nirvana.*

*Le non-composé dépasse toutes les capacités de réflexion, de pensée, de méditation, de description de l'homme, mais ce n'est pas un concept abstrait que la réflexion ferait apparaître, ou le fruit de spéculations selon les lois de la causalité à la manière de la philosophie. (Pezet)*

Il faut « l'avoir perçu et vu ». C'est une expérience réelle, par exemple « avoir perçu et vu » la non permanence (anicca) de quoi que ce soit de son corps ou de son esprit, le savoir vraiment, l'avoir découvert et éprouvé en vérité, c'est une expérience réelle, d'ici et de maintenant. Faire cette expérience c'est vraiment pratiquer « vipassana » (11) (ce n'est pas purement et simplement savoir, penser ou méditer). Dans le même mouvement dans lequel on a perçu l'impermanence, dans ce même mouvement, on a également perçu, vu la «non-impermanence ». Et c'est également une expérience réelle.

Avec l'aide de « l'œil de Dhamma » c'est-à-dire en s'appuyant sur l'œil spirituel de l'intériorité (Citta), on est capable de voir en profondeur; on est capable de « percevoir et voir la réalité des choses » (Dhamma), la vérité ultime. Dans le cycle des renaissances, on a vu «Nibbana ». Ce n'est pas un produit de l'imagination, c'est une expérience, une expérience spirituelle. C'est le résultat d'une pratique que l'on appelle « pativedha » : réalisation spirituelle. Selon la division traditionnelle de l'enseignement pour les bouddhistes, il y a l'étude, la pratique et la réalisation spirituelle. « Pativedha » n'est pas une théorie, une simple élucubration, c'est la Voie « magga », la voie de la vie, et le résultat de cette Voie.

Comme il a déjà été dit plus haut, mettre en pratique l'enseignement du Maître, l'enseignement de celui qui a vu et perçu avant les autres, qui a pratiqué avant les autres, est un aspect important de la Noble Voie « ariyamagga » de Bouddha et des bouddhistes. Les bouddhistes affirment qu'il y a eu un Bouddha qui « a vu et perçu » (tratsaru) de la même manière. Quant aux autres hommes, ils doivent recevoir l'enseignement du Bouddha lui-même, lui qui « a vu et perçu le Dhamma par lui-même ». De même, dans un futur lointain, il deviendra un autre Bouddha qui connaîtra ce que l'on doit pratiquer, qui saura se faire un cœur suffisamment purifié pour que naisse en lui la connaissance et l'expérience au point de rencontrer et voir Dhamma. Il atteindra le vrai Dhamma dans sa propre vie.

## 2-2 : D'où vient l'enseignement de Jésus?

Qu'elle est l'origine de l'enseignement de Jésus et de quelle manière l'a t-il « vu et perçu »?

Le bouddhisme est une religion au sens originel du mot. Le terme « religion » se traduit par « enseignement ». Le Bouddha, après avoir « vu et perçu » le Dhamma, a propagé la religion, qui est pur Dhamma.

La religion chrétienne est religion au sens nouveau du mot « religion » tel qu'il est utilisé actuellement. Religion englobe « une croyance, un enseignement, des rites, des organismes, et les activités diverses de ceux qui en sont les adeptes ». (Dictionnaire du Département du Bouddhisme par Phra Raxa Voramuni).

La religion qui vénère Dieu est une religion selon le second sens du mot. Elle affirme que Dieu lui-même est la vérité suprême, la vérité absolue. Dieu lui-même est la source, l'origine de toutes choses. Tout ce qui existe vient de Dieu, appartient à Dieu et on l'a reçu de Dieu.

Que dans la religion qui vénère Dieu apparaissent des adeptes qui ont eu une expérience de

*(11) - Vipassana : perspicacité à saisir les trois caractéristiques des choses composées qui permet tant de se dégager de son égarement que de la fausse compréhension que l'on a de ces 3 caractéristiques (Vocabulaire Bouddhiste, Université Chulalongkorn).*

type semblable à celle de Bouddha qui « a vu et perçu la vérité ultime par lui-même » est possible.(12)

La religion qui considère que Dieu, comme Absolu, doit soutenir que toute chose qui apparaît ou disparaît, qui existe ou qui n'existe pas, cela dépend de Dieu qui lui accorde ou ne lui accorde pas d'exister. On se doit donc d'affirmer que toute vérité est de Dieu. Toute vérité relève de Dieu. Que quelqu'un vienne à la connaître cela dépend de Dieu qui la lui fait connaître, la lui révèle. Pour cette raison, la religion qui vénère Dieu est une religion de révélation. Cette révélation n'est pas forcément un bruit extérieur qui vient frapper l'oreille, ce peut aussi bien être une expérience profonde, intérieure. Ceux qui ont fait cette expérience ont bien conscience que la vérité qui leur a été donnée de connaître, ils n'en sont pas les propriétaires; eux-mêmes ne sont que ceux qui l'ont reçue. Cette vérité est parole de Dieu, parole que Dieu leur a révélée pour qu'ils la connaissent.

Cette révélation, celui qui la reçoit a conscience qu'il ne l'a pas reçue pour lui seul, mais qu'il l'a reçue pour qu'il la dévoile à ceux qui partagent la même religion afin qu'ils en prennent connaissance eux aussi. Les fidèles doivent savoir qu'ils sont le peuple de Dieu, le peuple que Dieu s'est choisi pour être son peuple. Ils doivent par conséquent écouter la Parole de Dieu, croire et obéir à Dieu, le servir; de plus, tous ensemble, ils sont enfants de Dieu. Celui qui a reçu de Dieu la fonction d'être son prophète est serviteur et enfant de Dieu de manière spéciale. Il a pour mission de conseiller, d'enseigner, d'expliquer la parole de Dieu pour qu'elle soit comprise par les fidèles et qu'ils y adhèrent. Le peuple de Dieu doit être prophète de Dieu en allant propager la parole de Dieu à d'autres communautés humaines.

Dans le christianisme les fidèles doivent avoir ces caractéristiques que l'on vient de décrire. Elles s'articulent comme les maillons d'une chaîne dans l'ordre suivant: il y a Dieu, l'ensemble des fidèles qui sont les serviteurs de Dieu, la foi et l'obéissance à Dieu et l'annonce de la parole de Dieu.

Lorsque les fidèles forment ainsi ensemble le peuple de Dieu, il est normal qu'il y ait des lois, des règlements, qu'il y ait des pratiques et des activités diverses, selon la manière de procéder qui leur est propre. Un tel système existait dans la religion de Dieu qui était la religion du peuple d'Israël jusqu'à l'ère chrétienne.

Mais quand les apôtres de Jésus Christ ont commencé à répandre son enseignement, est apparu quelque chose de nouveau: l'Église de Jésus Christ, ou plus simplement «la religion chrétienne». Cette religion a Jésus Christ comme fondateur.

La religion chrétienne trouve son origine dans la religion du peuple d'Israël - du peuple juif ou du peuple hébreu -. C'est la religion du même Dieu. Le christianisme estime que les Écritures du peuple d'Israël sont également ses propres Écritures. Les chrétiens se considèrent fils d'Abraham au même titre qu'eux. De même, tous les prophètes de Dieu, par exemple Moïse, le plus important des prophètes, les chrétiens les acceptent comme étant leurs propres prophètes.

## **2 - 3 Qui est Jésus pour les chrétiens?**

Les apôtres de Jésus ont partagé la vie du Maître; ils ont entendu son enseignement de lui-même, directement. Quelles expériences eut le Maître? Qu'a-t-il affirmé? Par la suite, les apôtres, qui sont des témoins oculaires, furent capables d'attester de la vérité concernant Jésus Christ dans le travail d'évangélisation.

*(12) Quand on parle de 'Phra Sammasarnbuddha' (Bouddha qui a vu et perçu -s'est éveillé- par lui-même), les bouddhistes doivent accepter cette vérité tel quel, parce que ce fut une expérience réelle. Comme le Bouddha lui-même l'a affirmé, ce fut ainsi. Le Dhamma, la vérité ultime, Bouddha n'a pas fait qu'elle soit. Bouddha assure qu'il 'a vu et perçu' Dhamma. Personne, que ce soit une divinité ou Bhrama, n'est venu l'enseigner. Il a 'vu et perçu' en dépendant uniquement de sa compréhension suprême (paramattha panna) et de sa connaissance pure-purifiée. Les bouddhistes doivent voir les choses de cette façon.*

Comparons le Christ à Bouddha: Quand on sait que le Maître a eu l'expérience «sammasambuddha », que vraiment il « a vu et perçu par lui-même » (cf. note 12), les bouddhistes doivent affirmer qu'il en est vraiment ainsi. Cette affirmation est d'ailleurs devenue principe fondateur de cette religion.

Jésus Christ, au sein du peuple d'Israël, a suivi la religion de Dieu. Autant que faire se peut, nous devons examiner les points suivants: Quelles expériences concernant Dieu, Jésus a-t-il eues? De ces expériences, les apôtres ont été les témoins, qu'affirment-ils? Par la suite et de quelle manière, les chrétiens considèrent-ils ces expériences dont ils ont eu connaissance et qu'ils acceptent? Les apôtres de Jésus Christ connaissaient les Écritures du peuple d'Israël. Ils ont utilisé des éléments des Écritures pour décrire et comprendre les événements et tout ce qui concernait la vie de Jésus.

Selon leurs propres explications, Jésus Christ s'est comporté en prophète, et en prophète plus grand que tous les prophètes qui étaient apparus auparavant. Jésus s'est présenté comme « serviteur de Dieu » et comme « fils de Dieu ». Il est à la fois fils et serviteur de Dieu - un seul et même mot exprime ces notions dans la langue originelle des Écritures - mais fils et serviteur en plénitude, comme il n'en n'était pas encore apparu auparavant. Les chrétiens considèrent que Jésus Christ réalise la plénitude du prophète tout en étant fils et serviteur de Dieu de façon éminente sans comparaison avec qui que ce soit.

La marque du vrai chrétien est vivre selon le même modèle que Jésus Christ, c'est-à-dire en fils et serviteur de Dieu. C'est ainsi qu'il doit vivre et se comporter. Il sera alors également fils de Dieu et se comportera en frère au milieu des hommes.

## **2 - 4 Jésus Christ est-il vraiment Dieu?**

Du point de vue des chrétiens, Jésus Christ est tel qu'il s'est fait connaître: il est serviteur de Dieu et il l'est en plénitude, il est prophète et il l'est en plénitude, il est fils de Dieu et donc il doit l'être en plénitude également.

Les chrétiens affirment que Jésus Christ est « le Fils de Dieu », il doit donc être égal à Dieu, son Père. Ils affirment encore que Jésus est Esprit pur, Esprit identique à celui du Père. En conséquence, Jésus Christ doit réunir en lui-même la condition de Dieu et la condition d'homme.

Comment comprendre cette affirmation? Dans cette question, pour comprendre, il ne faut pas faire appel à l'imagination ou à la pensée rationnelle comme en philosophie. Cette affirmation est une affirmation selon la foi et elle utilise un langage anthropomorphique. La personne (puggala) est la référence, mais on sait bien que Dieu n'est pas « personne » à notre manière à nous humains. Quand on veut parler de Dieu, notre langage reste bien en-deçà. Que l'on utilise des définitions, des comparaisons ou encore des anthropomorphismes, on sait très bien que ce que l'on vient de dire n'est que anthropomorphisme, langage humain. Toutes les fois que l'on dit « homme, ici et Dieu là-bas, très loin » on suppose que Dieu est « personne » à notre façon... Notre langage est un langage humain. Tant Dieu que l'homme sont « personne » (puggala). Ceci n'est pas une vérité que l'on peut qualifier d'absolue. On ne s'est pas encore débarrassé de cette perspective « personnalisante » - "puggala-lisante" – (cf. note 39).

Quand les chrétiens parlent de Jésus Christ, ils insistent sur le fait qu'il est Dieu, qu'il est Fils de Dieu. « Il était d'abord avec le Père, puis il est né homme ». L'enseignement chrétien affirme que « Dieu s'est fait homme » en Jésus Christ lui-même. Marie, mère de Jésus, on la qualifie de Mère de Dieu. C'est une affirmation qui nous vient de la tradition et que l'on a conservé jusqu'à nos jours. Celui qui a reçu une formation, qui a étudié, qui a acquis une certaine compréhension de la religion, comprend de façon juste l'objet et le sens de la phrase en question.

En bref, on peut résumer comme suit la vérité fondamentale concernant Jésus Christ: il est né,

il a existé, il est mort comme nous, hommes. Le fait de ne pas accepter qu'il soit homme, pour mettre mieux en valeur sa divinité, est un manquement à la vérité au moins aussi grave et, peut-être, même encore plus grave, que celui d'insister sur le fait qu'il ne soit que homme. Ce serait se tromper soi-même et mal comprendre l'enseignement de la religion chrétienne. L'erreur, la mauvaise compréhension se situerait chez celui qui n'a pas assez de connaissances: il aurait tendance à comprendre facilement que Jésus Christ pourrait être un avatar, à la manière des divinités de la mythologie.

Les chrétiens se considèrent serviteurs de Dieu et de leurs prochains. Ils sont enfants de Dieu à l'instar de leurs prochains; ils sont prophètes de Dieu par Jésus Christ, avec lui et en lui.

Tout ce que les chrétiens sont, ou doivent être ou s'efforcent d'être de plus en plus, c'est d'être serviteurs, fils et prophètes de Dieu. Cela Jésus Christ l'a été de façon insigne auparavant et le même Jésus Christ le leur accorde d'être « par lui et en lui ».

Décider de se consacrer au Christ, c'est s'efforcer de cheminer selon la voie « pure », « vraie » (visuthi) de Jésus Christ. Cette voie on peut la considérer comme le noyau de la foi du christianisme. Le mot « Foi » (saddha) désigne la vie par excellence, le fait de croire, d'honorer Dieu et Jésus Christ.

## **2 - 5 : Jésus Christ est-il ressuscité?**

Pourquoi est-il revenu à la vie? Pourquoi n'est-il pas entré dans le Nibbana, pourquoi n'a-t-il pas « parinibbana » ?

Quand il s'agit de Bouddha, le fait de mourir n'est pas appelé « mort ». Mourir c'est « cuti », passer d'une existence à une autre. S'il y a « cuti », mort, il doit y avoir aussi de nouveau « naissance » : Une fois mort, on naît de nouveau à cause du pouvoir des passions « kilesa kamma » et de leurs conséquences. Mais Bouddha, quant à lui, est « éteint » (dap), il a rompu le cycle des renaissances, il a « parinibbana ». Une fois « parinibbana », on ne doit pas penser que Bouddha existe encore; on ne doit pas supposer qu'il a un lieu d'existence, qu'il est vivant, (que « nibbana » est un lieu); on ne doit pas supposer qu'il entend nos supplications, qu'il nous donne quelque chose de nouveau en dehors de « Dhamma ». Cet enseignement, il nous l'a déjà transmis de façon intégrale au temps de son existence, il y a de cela très longtemps. Maintenant, il nous faut nous souvenir de la bienveillance du Bouddha, de la valeur de son enseignement (Dhamma), comme nous l'avons déjà dit.

Pourquoi Jésus Christ n'a-t-il pas « Parinibbana » lui aussi? Pourquoi a-t-il ressuscité? Le christianisme n'enseigne pas que Jésus est revenu à la vie dans le sens reprendre vie dans le cycle des renaissances. Le christianisme ne croit pas au cycle des « naissances - morts ». Pour le christianisme, il y a deux sortes de vie: cette vie dans ce monde-ci et la vie future qui est la vie qui n'a pas de fin, qui est éternelle. Il affirme que la vie éternelle c'est la vie « amata », la vie qui ne connaît plus la mort ( que l'on peut comparer avec « amariddhadamma », «Dhamma » qui fait que l'on ne meurt pas. En langage conventionnel c'est un des noms employés pour désigner « Nibbana »). L'enseignement du christianisme utilise des anthropomorphismes ( utilise la personne « puggala » comme référence ). Il affirme que Dieu est vie. La vie de Dieu est « amariddhadamma », (est vie qui ne connaît pas la mort) ... bien que l'on utilise encore le terme « vie » qui est un anthropomorphisme. Les chrétiens disent qu'après être morts, ils participeront à la vie éternelle de Dieu; mais ils font remarquer aussi que la manière de revenir à la vie qu'a expérimentée Jésus Christ, « trois jours après être mort », ne leur arrivera pas comme c'est arrivé à Jésus.

## **2-6 : Comment a pris naissance la foi en la résurrection de Jésus Christ?**

Les disciples ont vu le Maître mourir cloué sur une croix, ils ont enterré son cadavre. Ils ont donc compris que leur Maître était bien mort comme tous les hommes meurent. Par la suite il est

advenu certaines choses auxquelles ils n'avaient jamais pensé. Il leur est survenu, ils en sont sûrs - c'est une chose qu'ils ne peuvent nier - que le Maître était vivant et qu'il était avec eux de manière encore plus intime qu'avant qu'il ne meure. Mais c'est vrai, et, s'il n'y a donc pas de place pour le moindre doute que le Maître est de nouveau avec eux, cependant ce n'est pas comme auparavant, mais d'une nouvelle manière, cela aussi, sans aucun doute possible. Les apôtres en sont venus à comprendre que le fait de vivre unis à Lui de cette manière était l'accomplissement de cette vie nouvelle: la vie des disciples de Jésus Christ.

### **Chapitre 3**

#### **Comment Jésus peut-il être rédempteur?**

Nous, chrétiens, avons l'habitude de dire: Jésus Christ a souffert et est mort, ou bien il a été cloué sur la croix pour racheter les péchés des hommes. Lorsque nous examinons le rachat des péchés des hommes, il convient de bien comprendre:

- 1 - Qu'est-ce que le péché?
- 2 - Comment Dieu pardonne-t-il les péchés?
- 3 - Comment Jésus a-t-il pardonné les péchés?
- 1 - Qu'est ce que le péché?

Comme il a été dit plus haut, la religion chrétienne a utilisé la langue ordinaire dans ses traductions. C'est pourquoi, lorsqu'il s'agit de parler du rachat des péchés, il convient auparavant de bien examiner le mot péché (bap). Selon la conception la plus courante, il signifie exactement quoi?

#### **1-1 - Péché et mérite (Bap et Bun)**

Bun et Bap sont deux mots qui ont un sens opposé. Bun - mérite, c'est le bien et Bap - péché ou faute - c'est le mal, ce qui est mauvais. « A faire le bien, on récolte le bien, à faire le mal, on récolte le mal » selon le dicton populaire. Ce qui n'est pas mérite est péché; il n'y a pas de moyen terme. C'est-à-dire ce qui n'est « ni mérite ni péché » peut-il exister? Pour les gens ordinaires, donner une réponse semble difficile

En vérité, dans tout ce qui existe, que ce soit la matière, le vivant ou en quoi que ce soit, il n'y a rien qui fixe de façon impérative qu'il soit bon ou mauvais, qu'il soit « bun ou bap ». Toute chose est neutre.

Ce qu'on appelle « bun ou bap » bon ou mauvais, c'est une caractéristique de l'agir des hommes; cela dépend de l'état de conscience, de la détermination de celui qui agit, c'est-à-dire de l'intention de celui qui agit.

Un acte fait avec la pleine intention de le faire, on l'appelle « kamma ». Kamma, c'est faire un acte. Le « kamma » est un acte produit par le corps, par la parole ou par l'esprit avec l'intention de le faire. Si l'intention, la « volition » font défaut, on n'appelle pas cette action « kamma ». « Nous disons que l'intention est kamma », parole de Bouddha qui fait référence en la matière.

#### **1-2 - Le « Kamma » et le résultat du « kamma ».**

Le Kamma, l'acte fait avec l'intention de le faire, « l'acte volitionnel » doit produire un résultat selon ce qu'il est. Le résultat de « kamma » on l'appelle conséquence (vibak). Il est soit mérite ou péché-faute, bon ou mauvais; cela dépend de l'acte volitionnel, de l'intention avec laquelle on agit. « Fais le bien et tu récolteras le bien, fais le mal et tu récolteras le mal » est un dicton qui colle à la



bouche des gens. Mais on devrait faire bien attention de traduire de façon exacte: faire le bien signifie « mérite », faire le mal signifie « péché- faute »; récolter le bien veut-il dire « avoir des mérites » ? Récolter le mal, ce qui est mauvais, veut-il dire « avoir péché, fauté » ? Est-ce juste?

Faire le bien, faire le mal, mérite et faute, c'est « Kamma » : acte fait avec l'intention de le faire, acte volitionnel.

Récolter le bien ou le mal on l'appelle (vibak), c'est-à-dire le résultat, la conséquence qui résulte de l'acte. Que le résultat soit « bon » ou « mauvais », dans le cas présent, n'a pas le sens de « mérite » ou « péché-faute ». Mais ce résultat, on le qualifie de « bon » ou « mauvais » dans le sens de « désirable » ou de « non désirable ». Le « bon », le « bien » est désirable parce que ce résultat apporte la félicité (bonheur) ; sukha; le non-bon est indésirable parce qu'il a pour conséquence la non félicité, c'est à dire la souffrance: dukkha. On désire le bonheur, quant à la souffrance, on ne la désire pas, on veut la chasser, la rejeter.

Notre agir est notre mérite ou notre péché-faute selon que nous l'avons fait, avec bonne ou mauvaise intention. Qu'il soit bon ou mauvais, on l'appelle « kamma » : acte volitionnel. Bien agir, c'est un « kamma » bon, c'est faire du mérite (bun); agir mal, c'est un «kamma » mauvais, c'est avoir péché-fauté (bap). Il faut bien comprendre que les actes volitionnels, il y en a qui sont bons et il y en a qui sont mauvais; il n'y en a pas uniquement de bons.

Le résultat qui découlera de nos actes bons ou de nos actes mauvais nous apparaîtra sous la forme de bonheur ou de souffrance. Nous n'en sommes pas uniquement le récipiendaire ou l'acteur. Mais en réalité nous en sommes aussi la cause, nous devons assumer (le résultat de nos actes). Nous devons reconnaître que c'est une nécessité conforme à la justice. Que nous qualifions de mérite « bun » ou de péché « bap » le bonheur ou la souffrance, que nous expérimentons, ne nous semble pas juste, car le mérite comme le péché se trouvent dans l'acte, dans la cause et non dans le résultat, la conséquence.

Le bonheur et la souffrance que nous expérimentons, ne sont ni mérite ni péché: ils sont neutres. Ce qui nous arrive est normal selon la loi du « kamma ». C'est la loi des choses selon la vérité ultime de toutes choses.

### 1-3 - Le Kamma « noir, blanc, ni noir ni blanc »

« Kusala » et « Akusala » (13) sont les vrais noms de « bun », mérite et « bap » péché-faute. Selon le langage religieux bouddhiste, on parle de « kusalakamma - akusalakamma ». Que nos actes soient « kusala ou akusalakamma » trouve son fondement, sa racine dans l'intention de l'auteur de l'acte. Le fondement qui caractérise l'intention peut être soit mauvais « akusala », c'est-à-dire qu'il trouve son fondement dans les « kilesa » (14) souillures, soit bon « kusala », c'est à dire qu'il trouve son fondement dans la sagesse (pañ ñ a). (Les « kilesa » sont au nombre de trois: la convoitise « lobha », la colère, le rejet, «dosa », et l'égarement « moha »; les racines « kusala » sont également au nombre de trois: la non-convoitise « alobha », la non-haine ou non-colère (le non-rejet) « adosa » et le non-égarement, la non-ignorance « amoha »).

L'intention n'est pas forcément toujours mauvaise. Parfois il se peut que les occupations, le laisser aller, la négligence, l'imprudence, la non-attention peuvent l'occulter, alors on s'excuse facilement: « je n'avais pas l'intention de le faire », bien qu'il faille encore en porter la responsabilité, au moins en partie.

(13) Kusala -akusala : Caractéristiques de toutes les actes faits avec l'intention de les faire, avec absence ou présence des kilesa.

(14) Kilesa: « Souillures » désigne toutes les passions qui souillent l' esprit: convoitise, colère, égarement. (In Nyanatiloka)

Le Kamma, l'acte (accompli par le corps, par la parole ou l'esprit), effectué avec l'intention (de le faire) qu'il soit bon ou mauvais, on l'appelle « kusalakamma ou akusalakamma ». Mais le Maître a voulu utiliser un langage que les gens ordinaires comprennent facilement, il les a donc dénommés « kamma blanc », « kamma noir » et il a ajouté « kamma ni noir ni blanc »; ce qui fait trois sortes de kamma.

A - le « kamma » noir,

B - le « kamma » blanc,

C - le « kamma » ni noir ni blanc.

### **A- Le « Kamma » noir:**

C'est un acte, accompli par le corps, par la parole ou l'esprit, effectué avec l'intention asservie aux passions grossières (kilesa). L'acte est accompli en portant une attention toute spéciale à son «ego» : « atta ». Il recherche à promouvoir son «ego» à tout prix et récuse les « cinq règles de conduite » : les « 5 sila » (15)

### **B - Le « kamma » blanc.**

C'est un acte, accompli par le corps, par la parole ou l'esprit, effectué avec l'intention de s'efforcer d'éviter les actes mauvais graves, par crainte qu'il en résulte une souffrance (dukkha) considérable en cette vie ou dans une vie future; par exemple de naître dans un monde inférieur (apaya bhumi) (16). On s'efforce de « gagner des mérites » (faire du « bun », du « kusala» pour en retirer un résultat (conséquence) qui soit désirable: le bonheur, le progrès en cette vie ou dans une vie future; par exemple, d'aller renaître dans un autre monde (sugatibhumi) (17) où l'on bénéficiera de plus de bonheur que dans ce monde-ci. Agir de cette façon, c'est bien agir (kusalakamma). Mais agir de cette manière n'est pas encore le summum du « kusalakamma ». Il s'agit encore d'un acte effectué avec une intention qui n'est pas absolument pure. On cherche encore à se promouvoir soi-même. On n'ose pas abandonner son « soi ». On ne s'est pas encore engagé dans la voie authentique de Bouddha. On cherche encore quelques avantages pour soi-même, avantages qui sont encore d'un monde, quel que soit-il, c'est-à-dire des avantages liés à un monde. C'est un acte volitionnel bon qui ne s'est pas encore libéré de la perspective des mondes. On l'appelle « lokia kusalakamma » : acte volitionnel bon, de ce monde, « mondain » (18).

Cette manière de vivre constituée d'actes volitionnels « blancs » est encore asservie à la loi du bien et du mal, elle est encore asservie à la loi de l'acte bon ou mauvais (kusala et akusala). Cette vie est encore esclave des actes « akusala » : on évitera le mal, on ne péchera pas (bap) parce que l'on craint une conséquence qui n'est pas désirable pour soi-même (atta). De la même façon, elle est encore esclave des actes « kusala » : on fera le bien (bun, kusala) pour en retirer un résultat désirable dans cette vie ou dans une vie future. Ce que l'on accumule, c'est le bonheur dont on jouira par la suite.

*(15) Sila: Fondement de la pratique bouddhique*

*1 - éviter de détruire la vie,*

*2 - éviter de prendre ce qui n'a pas été donné,*

*3 - éviter d'avoir des relations charnelles illégales,*

*4 - éviter de mentir,*

*5 - éviter de prendre des boissons alcoolisées (en fait toute substance qui fait perdre la maîtrise de soi).*

*(16) Les 4 mondes inférieurs: monde des animaux, des trépassés, des démons et l'enfer.*

*(17) Sugatibhumi: monde où les vivants qui ont vécu en faisant le bien renaissent soit homme ou divinité.*

*(18) Par opposition à« lokuttara » : qui lui signifie de l'autre monde, stade atteint par Bouddha quand il a "vu et perçu" (tratsaru).*

## C - Le kamma ni noir ni blanc

C'est le summum de kamma, c'est-à-dire qu'il s'agit d'un acte accompli par le corps, la parole ou l'esprit, effectué avec une intention qui est « kusala » (karmiquement bonne). C'est un acte qui est également le summum de l'action « kusala » au point d'être délivré du « kamma blanc ». Il est fait avec une intention purifiée de la préoccupation du soi (atta), de la préoccupation de rechercher des avantages pour soi. Agir de cette manière, accepter de sacrifier son égoïsme, ne plus se cramponner à son moi, c'est agir de façon purifiée (de son atta). C'est « un acte (kamma) de salut » de l'esprit, « libéré de son « soi ». C'est un acte « lokuttara kusala ». Le mot « lokuttara » signifie libéré de ce qui est « mondain », libéré de la seule recherche d'avantages dans ce monde-ci, ou dans un monde futur. Un tel acte absolument « kusala » est la voie authentique de Bouddha. Cette voie est appelée voie supramondaine. Elle va de pair avec le résultat supramondain qui a « nibbana » comme aboutissement de la voie et qui en est le corollaire. Ce résultat final est appelé résultat suprême (paramatta) (à comparer avec le résultat pour ce monde ou un monde futur de « kamma blanc »).

### 1 - 4 : la religion des gens ordinaires: la pratique du « bun »

La pratique « kamma blanc » est la manière de vivre la religion de la majorité des gens ordinaires. C'est la religion du « rejeter le mal, faire le bien ». On évite le péché « bap », on fait le « bun » (kusala); c'est une manière de pratiquer sa religion qui a du sens.

Rejeter le mal, éviter de commettre le péché, c'est le sens des 5 préceptes (sila). Ces 5 préceptes, on les appelle « préceptes ordinaires », c'est-à-dire qu'ils font que la vie est normale, comme elle doit être. Le mal, dans ce cas, se réfère au mal « grossier » accompli sous l'influence de passions (kilesa) elles-mêmes grossières. C'est le premier niveau de la pratique. Mais pour dire vrai, on n'a pas encore rejeté le mal, même pas tout le mal grossier avant de « faire quelque bien »

Faire le bien, faire une action « kusala » concerne les préceptes (sila) dans un sens positif. Précepte et loi, action (dhamma) sont liés. Le premier précepte recommande de « s'abstenir de tuer ». On doit comprendre de façon plus large que nous devons « nous abstenir d'opprimer ou de maltraiter ». Puis en montant encore d'un degré, que nous devons « nous montrer généreux et miséricordieux ». C'est créer des mérites (bun kusala) ou faire du bien de quelque sorte que ce soit; de plus, cela aide l'esprit (citta) à trouver la paix grâce à la force de la concentration (samadhi). Celui qui pratique la concentration mentale contribue à mieux maîtriser son esprit.

« Rejeter le mal et faire le bien » sont le premier et le deuxième point de l'enseignement du Bouddha. Il y en a encore un troisième: « rendre son esprit pur ». Cela signifie élever son esprit au dessus du bien et du mal. A ce stade, il s'agit de régler leur compte aux passions de niveau moyen ou subtil: ne pas s'accrocher à ce qui, tant dans le bien ou le mal, promeut notre « soi » (atta). C'est-à-dire renoncer au « soi », au « à soi » et au « pour soi ». Arrivé à ce stade, on peut entrer dans la voie authentique du Bouddha. C'est la voie supramondaine (lokuttara) et le résultat supramondain de cette voie: atteindre directement l'état « nibbana ». Toutes les passions, tant grossières que subtiles, ayant été « éteintes », il se trouve que, dans un même et unique mouvement, ce sont toutes les souffrances (dukkha) grossières, moyennes ou subtiles qui ont été « éteintes », elles aussi.

La religion des gens ordinaires, en grande partie, est une religion qui consiste à faire du « bun », à « faire du mérite ». Mais quand on prend le « ne pas opprimer ou maltraiter », la générosité et l'entraide mutuelle comme fondement de la pratique morale (sila), cela revient à additionner les préceptes (sila) et la Loi (dhamma) ; ce qui est déjà en soi très bien... bien que l'on demeure encore dans une perspective restreinte aux limitations du faire (quelque chose) -« créer des mérites »- pour en retirer des avantages pour son soi. Il s'agit encore de passions de niveau moyen ou subtil. Il n'en reste pas moins qu'une telle religion est déjà une voie de salut, fût-elle indirecte. En améliorant sa pratique,

on peut naître à la sagesse (panna) au point de percevoir la voie authentique: qu'il n'existe pas d'avantages supramondains pour son « soi » (atta) (kamma ni noir ni blanc).

## 1 - 5 : « Mérite et Péchés » facilement expliqués. « Bun et Bap » dans le langage courant

Quand on analyse la façon de comprendre la pratique religieuse des gens ordinaires, on devrait le faire en ayant un préjugé favorable pour eux. Ces gens sont confrontés à toutes sortes de difficultés dans l'existence. Ce qu'ils font, ils le font en espérant qu'il en sortira quelque chose de bon, d'utile, qui leur apportera un peu de bonheur ainsi qu'à leurs proches ou à leur parenté. Il se peut que ce qu'ils considèrent comme bon ou désirable, ne le soit pas vraiment. Il se peut que ce soit une chose qui procurera un bonheur fugace seulement, une chose qui réponde au besoin qui naît des sensations du corps ou de l'esprit sans qu'elle ait été examinée de près parce leur perspicacité, leur sagesse (pan na) s'avère insuffisante. De toute façon, celui qui le fait, le fait en vue d'obtenir un résultat qu'il perçoit comme bon pour lui, maintenant. Il semble que dans l'acte de faire, celui qui agit soit plus intéressé au résultat qu'il désire en tirer, qu'à la manière de poser cet acte pour qu'il produise le résultat désiré. C'est probablement pour cette raison que le sens vrai de « mérite - péché » (bun - bap) a été biaisé. Nous supposons que le sens en a été déformé de la manière suivante.

Puñ ñ a (bun en thaï), c'est un acte méritoire (kusala), c'est-à-dire, selon le dicton populaire, « celui qui fait le bien, récolte le bien » et « celui qui s'abstient du mal, fait le bien ». Dans la pratique de la religion, la majorité des gens ordinaires visent le « kamma blanc » (lokiya kusala). Ils s'intéressent au plus haut point au résultat (phala) bon et désirable qu'ils ont en vue quand ils « font du bun ». Ceci a pour effet de faire que le mérite (bun) prend un sens très voisin de celui de « résultat bon (d'un acte) ». Désirer créer du mérite devient très proche du « résultat bon » du dicton populaire. De ce fait, pour les gens, ce qui est important réside dans le fait qu'ils aient « un bon résultat », et le « faire un acte bon » passe au second plan, au point de, quand ils créent du mérite (bun), l'activité qu'ils choisissent de faire, parfois n'est pas très bonne.

Pā pa, (bap en thaï) est une action « akusala », c'est-à-dire, faire le mal, selon le dicton « fais le mal, tu récolteras le mal ». Dans ce cas de figure, le résultat (phala) que l'on ne désire pas ou ce que l'on craint le plus, c'est de récolter le mal. Mais récolter le mal n'est-il pas une chose que l'on craint plus que de faire le mal? Dans la langue courante, « bap », péché, ne signifie pas un acte qui, quand il a été accompli, fait partie du passé. Un acte qu'on ne peut aller récupérer. Mais les gens parlent du péché-faute comme si c'était quelque chose qui leur colle à la peau, comme d'une souillure qui leur paraît difficile à nettoyer ou comme d'un poids dont ils voudraient être soulagés. Ils s'en débarrasseraient bien si c'était possible.

Kamma, c'est l'acte d'agir, qu'il soit « kusala ou akusala » peu importe, qu'il soit méritoire (bun) ou péché-faute (bap) peu importe, l'acte doit impérativement produire un résultat ressenti par celui qui a agi, résultat d'ailleurs bon ou mauvais, selon le dicton dont nous avons parlé plus haut: « fais le bien, tu récolteras le bien; fais le mal, tu récolteras le mal ». Kamma, l'acte de faire, est cause et non résultat. Cet acte peut aussi bien être méritoire ou mauvais. (kusala ou akusala).

C'est peut-être parce que les gens réagissent avec excès à ce qui fait peur que le « kamma » a pris le sens de quelque chose redoutable. Du sens de résultat redouté de l'acte de faire le mal, il en vient à prendre le même sens que péché ou faute. On peut dire que « Kamma et bap » deviennent une même et seule réalité. Et le sens de ces deux mots s'en trouve biaisé et faussé. C'est devenu quelque chose d'effroyable qui fait peur, qui colle à la peau: on en vient à supposer que c'est un châtement redoutable qui est le fruit du mal que l'on a fait.

## **1 - 6 : Selon l'enseignement du Bouddhisme, quelle attitude avoir quand il s'agit de « bun et bap » ?**

Finalement, les gens du peuple en viennent à comprendre que « péché-faute » (bap) ou kamma sont une réalité dont on craint qu'elle nous « colle à la peau » dans cette vie ou dans une autre vie. Qu'il nous arrive un événement malheureux, de suite on va supposer que ce qui nous arrive provient d'un kamma qui nous suit depuis une vie antérieure. Il y a des infirmes de naissance, on en conclut que c'est un kamma qui provient d'une vie antérieure. C'est de cette façon que nous croyons aux lois du kamma !!!

Comment va-t-on s'en sortir avec ce « péché- faute » (bap) et ce kamma qui fait peur? Si on pouvait le corriger, on le rectifierait; si on pouvait le détruire, on le détruirait; si on pouvait s'en débarrasser on s'en débarrasserait; si on pouvait le compenser, on essaierait de le compenser. Mais créer des mérites (faire du bun) peut-il compenser le péché, la faute?

Il y a déjà eu des gens qui ont changé de religion parce qu'ils avaient entendu dire que, dans cette autre religion, il existait une cérémonie qui pouvait laver les péchés, délier les péchés. Les gens ordinaires ont encore de nombreuses croyances qui leur viennent des temps anciens. Ils croient facilement aux amulettes ou aux cérémonies qui font appel au pouvoir d'un sacré qui est capable de tout accorder selon leurs désirs.

La doctrine du bouddhisme affirme que la loi du kamma est un enseignement authentique de Bouddha. La loi de Kamma existe. C'est la loi inhérente aux choses.

Les bouddhistes ne sont pas esclaves de la loi du Kamma : d'une part, pour ce qui est « kusala », pour ce qui est « acte de créer des mérites (bun), de faire un acte qui soit « kusala », - mais qui est encore mondain (lokyia) -, il est nécessaire de passer au niveau de la voie supramondaine (lokuttara magga), qui est la voie véritable du salut qui mène à la libération (vimutti) par excellence, c'est-à-dire au Nibbana .

D'autre part, pour ce qui est kamma « akusala », c'est-à-dire péché-faute (bap) ; c'est-à-dire, faire et refaire le mal - auquel on est habitué et son résultat: la souffrance (dukkha), il n'y a pas moyen de s'en sortir à moins d'aller à la racine, c'est-à-dire de remonter jusqu'à l'intention associée aux passions (kilesa) et à la soif du désir (tanha). Ce qui a été fait, a été fait; que l'on puisse aller à sa recherche et le récupérer afin de le « racheter » est tout simplement impossible. Le « fruit » ou le résultat (vipaka) qui s'en est suivi ou qui apparaîtra dans la suite, nous devons l'accepter ou s'en reconnaître responsable. La solution, le « rachat », se trouve dans l'intention et les passions associées à l'intention, ici et maintenant, c'est-à- dire dans le changement d'attitude de l'esprit (citta) (la conversion) dans la vie.

Même si on a déjà péché, on n'est pas nécessairement devenu esclave de ce péché. La faculté de vouloir (cetana) existe encore en nous si on n'est pas complètement aveuglé par une ignorance (avijja) crasse. La capacité de motiver ses actes, qui est une caractéristique originelle de l'esprit, est encore opérationnelle pour empêcher que les passions ne viennent interférer de nouveau. Exercer son esprit à atteindre un degré de conscience plus élevé augmentera la capacité de motivation et contrôlera la porte du cœur (citta). On retrouvera une capacité de vouloir plus pure qu'auparavant: c'est cela que l'on désigne par changer son ressort d'action « se convertir », avoir une nouvelle vie.

## **1 - 7 : Moralité et religion, tant dans le bouddhisme que christianisme. (Siladhamma)**

Les gens, de manière générale, pensent que toutes les religions enseignent la morale. Dans les questions touchant aux principes moraux, on devrait donc être d'accord sur le fait que toutes les religions suivent la même voie: elles enseignent à avoir une conduite irréprochable et à éviter de faire ce qui n'est pas moral. En fait, savoir discerner le bien de ce qui n'est pas le bien, discerner le bien du

mal, est dans la nature profonde de l'esprit humain. Que les hommes aient une certaine connaissance des lois ordinaires de la vie est en quelque sorte inné. Il s'agit d'une connaissance, soit des principes de la vérité qui est ultime, soit de l'enseignement d'une religion. Toutes les religions doivent accepter la tâche de corriger ce qui est incompris ou compris de façon erronée par les gens ordinaires et les aider à mieux les mettre en pratique.

Une religion, quelle qu'elle soit, qui vient juste de commencer à s'implanter dans une contrée, d'habitude, rencontre une population qui possède déjà une religion ainsi qu'un enseignement moral. Cette population utilise dans son enseignement la langue à laquelle elle est habituée. Celui qui vient propager une nouvelle religion prête donc attention à la manière de parler des gens, aux mots qu'ils utilisent. Puis, il emploie ces mêmes mots pour traduire son enseignement et le propager dans la langue de ces gens-là.

Quand le christianisme, - religion de l'amour-fidélité ou de la Bhakti envers Dieu - vient s'implanter dans une population qui possède une religion qui n'a pas de Dieu, mais qui est une religion de la Connaissance (Ñā ñ a) ou de la Sagesse (Pañ ñ a) - qui reconnaît que la doctrine (Dhamma) est la vérité ultime de la religion-, cette religion emprunte des mots à la religion de la Sagesse (religion qui vénère la Doctrine). Habituellement, elle utilise les mots empruntés selon leur propre sens. Mais elle est parfois aussi obligée de donner une signification nouvelle à certains mots qu'elle emprunte, au point que celui qui en est le «propriétaire primitif » se trouve quelque peu désorienté et plutôt perplexe qu'on ait ainsi pu détourné et oblitéré le sens réel de ces mots.

Quand on veut parler de bon, de mauvais, de juste ou de faux, on utilise le langage courant, ordinaire, que les gens utilisent eux-mêmes. Les mots « bon, mauvais » tous les comprennent sans peine. Quand on parle de « faire le mal, faire une faute » les gens utilisent très couramment le mot « bap », et, quand on veut signifier « faire le bien », ils utilisent le mot « bun ». Les fidèles utilisent ces mots dans la vie courante, parce ce qu'ils doivent parler comme les gens parlent.

Quand un subalterne a tort, a fait une faute, il a peur que son supérieur lui inflige une sanction, le punisse. Celui qui a fauté, normalement, doit accepter la sanction. Quand il a reconnu sa faute, il s'excuse et fait amende honorable. Il a donc une occasion d'être pardonné. Le supérieur lui pardonnera, et lèvera la sanction de celui qui reconnaît sa faute et dont il pense qu'il ne fautera plus à l'avenir. Quand il existe un différent entre deux personnes, ou bien on se réconcilie, ou bien on rompt les relations sans s'imposer mutuellement une sanction. On peut alors parler de « ahosi » (ahosi est une abréviation qui vient de « ahosi kamma » qui veut dire « acte qui a cessé de produire un résultat », dans le langage religieux.)

La religion bouddhiste reconnaît une morale universelle. Elle déclare que les principes de la morale qu'on appelle les « 5 Sila », sont la forme ordinaire de la morale. Celles-ci régissent le corps et ce que l'on dit pour que les actes faits par l'intermédiaire du corps ou de la parole, ou qui concernent les moyens d'existences, soient honnêtes. (sucarita). Il convient d'étudier et de mettre en pratique cette morale qui est le premier niveau du développement religieux. C'est le premier degré des trois « entraînements » ou « tri sikkha » : soit dans l'ordre, la moralité, la concentration et l'intelligence. Réussir à vivre conformément à la morale, c'est déjà réaliser trois des huit éléments qui forment la Voie. «La Voie est composée de 8 éléments » : « ariya magga » ou noble voie. Passé le stade de la moralité, on en vient à s'occuper de l'esprit (citta) pour qu'il devienne normal (comme il devrait être) (pokati). Il s'agit du niveau de la concentration (samathi) ; dépassé le stade de la concentration, on arrive au niveau supramondain de la Voie au niveau de l'intelligence ou de la connaissance (panna et nana).

De la même façon, la religion chrétienne doit entériner la morale, mais n'accepte pas d'être purement et simplement que morale. Elle n'accepte pas « d'être sous la coupe des lois du bon et du mal », par exemple. La religion chrétienne est plus qu'une morale. La religion chrétienne n'a pas

d'instance spéciale comparable à l'entraînement N°2, c'est-à-dire la concentration (samathi) pour gérer l'esprit. « Faire en sorte que l'esprit fonctionne normalement » est intégré à la morale. Les « commandements de Dieu » régissent le corps, la parole et l'esprit (citta). La « Voie », le chemin de l'amour envers Dieu à la suite de Jésus doit être libération, doit aller au-delà de la pratique de l'ascétisme et de l'austérité en vue de la paix du cœur. Ce sont là des pratiques propres au yoga au niveau de concentration et d'absorption (jhana); c'est d'ailleurs seulement le point le plus élevé de la voie mondaine (lokyia). Le but ultime de cette voie est la recherche ou de biens spirituels uniquement pour son « soi ». Il est nécessaire d'aller au-delà de ces pratiques pour atteindre la Voie supramondaine (lokuttara), c'est-à-dire de renoncer à son « moi » à la suite de Jésus ( et en Jésus) pour être vidé, évacué « sunnata » de son soi dans le Seigneur (kenosis).

Le fait d'avoir dépassé le stade de la morale ne veut pas dire avoir rendu nulle et non avenue la morale. Il ne s'agit pas d'annuler la responsabilité de l'homme qui est le fondement de la morale. Les adeptes de la religion du Dharma sont tout perplexes quand ils entendent les chrétiens parler du rachat des péchés, de la remise des péchés. En fait, il s'agit d'une manière de parler. Le mot péché-faute (bap), dans ce cas, a le sens qu'on lui donne dans la conversation courante. Il n'a pas le sens de détruire un acte akusala qui a déjà été fait, comme nous l'avons déjà expliqué plus haut. Les chrétiens devraient faire plus attention quand ils parlent de péché (bap) ou de « kamma », et surtout de façon spéciale quand ils échangent avec des bouddhistes qui connaissent bien la Doctrine ou lorsqu'ils écrivent des livres qui traitent de l'enseignement de la religion: l'interlocuteur ou le lecteur pense qu'il s'agit d'une explication en laquelle tout homme instruit peut avoir confiance même s'il n'est pas chrétien.

## Remarques

### **Avoir péché (bap), être sanctionné: comment le ressentent les fidèles en général ?**

Péché-faute, dans le langage religieux bouddhiste signifie avoir fait un acte mauvais « akusala dharma ». C'est du passé au point qu'on ne peut l'effacer.

Le péché, selon le sens qu'il a dans le langage populaire, il est difficile de déterminer de façon certaine ce que c'est. Quelque soit leur religion, les gens du peuple parlent habituellement, s'expriment à partir de ce qu'ils ressentent. Quand ils ont fauté, c'est-à-dire quand ils ont fait quelque chose qu'il est interdit de faire, ils sentent qu'ils n'ont pas la conscience tranquille. Ils sentent qu'ils ont une dette envers cette « autorité » qui interdit de faire l'acte en question. Cette autorité pouvant être d'ailleurs, les parents, un supérieur ou une « autorité autre » que l'on peut voir ou que l'on ne peut pas voir d'ailleurs, mais que l'on croit qui existe et qui a un caractère sacré. Quand nous avons fauté contre elle, que devons-nous faire? La vénérer, la craindre ou quoi d'autre?

L'expression « avoir péché -produire des mauvais effets (punition) » (mibap mithot) exprime le sentiment d'avoir mal agi envers quelque chose ou quelqu'un qui a le pouvoir de punir ou d'infliger une sanction au point que nous nous trouvons en danger: à un moment ou l'autre, on sera sanctionné. Il faut donc trouver le moyen de contenir le mécontentement de cette autorité. Le sentiment le ressentir, avoir fauté, avoir produit un mauvais résultat, d'avoir un « kamma » c'est avoir peur de la sanction, d'être en dette. Il faudra réparer ou compenser la faute. C'est quelque chose de difficile à décrire clairement. Cependant tout le monde comprend ce sentiment de culpabilité à partir de son expérience personnelle.

Les psychologues se sont intéressés et ont étudié le sentiment de culpabilité. Ce sentiment de culpabilité ou ce sentiment de remords, d'être tourmenté parce qu'on a fauté; le fait de se culpabiliser parce qu'on fauté, que l'on a un kamma qui nous colle comme une souillure; la nécessité de chercher un moyen de la corriger, de la nettoyer, de la laver de la compenser au point de s'auto-punir, les psychologues soupçonnent que ce sentiment quand il est très fort peut avoir des conséquences

fâcheuses: déstabiliser l'esprit (citta) ou créer un sentiment de culpabilité (culpability guilt).

Les maîtres de la religion bouddhiste jugent que le fait de s'auto-punir, de se tourmenter soi-même parce que l'on a fauté, est quelque chose qui n'est ni correct, ni juste. C'est une chose qui empêche la conscience d'avancer de progresser dans la morale. Ils conseillent que lorsqu'on a fauté, il faut le reconnaître et en accepter la responsabilité, mais il ne faut pas en souffrir (pen dukha) en aucun cas. La souffrance est déjà le résultat (vibaka) d'un acte akusala (bap). Pourquoi augmenter encore la souffrance? C'est l'intention qu'il faut corriger; c'est dans le présent qu'il faut changer l'intention en vue de la vie à venir. Ne pas se tourner vers le passé.

L'anxiété qui naît dans le cœur à cause de son impureté, on l'appelle remords (vipatisan). Le remords a le « soi » (atta) pour support et fondement. C'est une chose (akusala), une chose mauvaise qui empêche la conscience de progresser dans la vertu. On la nomme aussi « kukkucca » inquiétude, anxiété. Par exemple, on se dit: « les choses bonnes que l'on aurait dû faire, on ne les a pas faites; les erreurs, les mauvaises choses qu'on ne devrait pas faire, on les a faites ». L'anxiété, c'est encore avoir le cœur troublé, déprimé, inquiet; c'est être dégoûté de soi-même et on se dit: « j'ai commis telle ou telle faute. Ce doit être à cause de cette faute (qu'il arrive un malheur !) ».

## **2 - Comment Dieu remet les péchés**

L'affirmation de l'enseignement de la religion chrétienne concernant le rachat des péchés est connu de tous. Ceci au point qu'on en trouve une définition dans le dictionnaire de l'académie, édition de l'an 2525 de l'ère bouddhique (1982 de l'ère chrétienne), ainsi formulée:

« Racheter les péchés » :

aider à être débarrassé des péchés. Formule utilisée au sujet de Jésus qui a offert sa vie pour aider les hommes à être débarrassés des péchés selon la volonté de Dieu, en acceptant d'être cloué sur une croix.

« Racheter » :

- Retirer ce qui a été mis en gage ou hypothéqué, que ce soit une chose ou un terrain.
- Accepter de dépenser de l'argent ou autre chose pour qu'un prisonnier de guerre ou un otage recouvre sa liberté; par exemple racheter des esclaves.
- Demander d'être débarrassé d'une punition ou d'une faute en versant une somme d'argent ou en donnant autre chose en compensation, par exemple racheter une faute.

### **2.1.- Se débarrasser de la punition, racheter les péchés**

Se débarrasser de la punition, enlever les péchés sont des exemples de mots que les gens utilisent entre eux quand ils parlent de Dieu en termes anthropomorphiques. Les chrétiens, d'ordinaire, imaginent leur rapport à Dieu sur le modèle de personnes qui ont des relations entre elles. Les Écritures des chrétiens se réfèrent à l'alliance entre Dieu et son peuple. C'est pourquoi il est tout à fait normal pour les chrétiens d'avoir des relations d'amitié avec Dieu. Parler ainsi est devenu une habitude, en particulier dans la célébration des rites et coutumes religieuses ou quand on prie intérieurement. Quand on est au courant de cette manière de se situer, on ne devrait pas trouver étrange que les chrétiens, lorsqu'ils ont conscience d'avoir enfreint les commandements de Dieu, demandent pardon à Dieu dans leur cœur. Ils le font en reconnaissant leur faute, en s'excusant, en demandant d'être débarrassés de la punition. Ils espèrent que Dieu leur accordera le pardon.

Les chrétiens utilisent le langage ordinaire sans en examiner minutieusement le sens. Ils parlent comme ils ont l'habitude d'entendre les autres parler et selon leur manière propre de parler. Il n'est donc pas étrange qu'ils supposent que punition (thot) et péché (bap) soient une seule et même chose. C'est pourquoi, le mot « ôter la punition » est un raccourci facile pour signifier « enlever le péché. » De



ce fait le mot « punition » (thot) en vient à avoir pour eux un sens qui tend à signifier « racheter », être débarrassé, laver, délier, être l'objet d'une faveur ou pardonner. Qu'il s'agisse de punition ou de péché, ils en parlent de la même façon.

## **2.2.- L'acte qui a été fait ne peut être « rétracté » ou « récupéré »**

Dans l'enseignement de la religion chrétienne, tel qu'il a été traduit en thaï et tel qu'il existe actuellement, on parle de racheter les péchés, de laver les péchés, de délier les péchés ou de « prod » les péchés (le mot « prod », en thaï, a pris un sens nouveau de « faire une faveur à celui qui a péché », de « absoudre ». Il ne faut surtout pas y voir quelque intention de s'en prendre ou de manipuler le « kamma », c'est-à-dire l'acte fait avec une intention qui a en vue ou qui n'a pas en vue le « soi ». Ce qui a déjà été fait auparavant, on n'a pas l'intention de l'éliminer, de le détruire, qu'il s'agisse d'actes mauvais, « akusala », qui ont été vraiment commis dans le passé ou des conséquences, c'est à dire des résultats non désirables qui s'en sont suivis ou qui apparaîtront normalement par la suite.

L'expression « racheter les péchés » ne veut pas dire que les actes qui ont déjà été faits, Dieu va les « récupérer » au point de faire en sorte qu'ils n'existent plus, qu'ils aient été effacés, qu'ils aient été réduits à néant ainsi que leurs conséquences. De même, cette expression ne veut pas dire que la responsabilité de celui qui a agit a disparu: en toute justice, il lui faut compenser les dégâts autant que faire se peut.

Dans le rite appelé dans le langage populaire « délier les péchés » - la confession, appelée aujourd'hui réconciliation -, il y a une condition que les chrétiens doivent connaître: celui qui demande pardon doit promettre de payer en retour ou de compenser les dommages qu'il a causé aux autres d'une manière ou d'une autre. Si quelqu'un en arrive à comprendre que, après avoir reçu le pardon, il est redevenu complètement pur, au point que la pureté parfaite qui est apparue en lui est de son propre fait et qu'il est satisfait de son moi (atta), nous devons tenir cette personne pour hérétique. Elle a tout mal compris: comme si on pouvait « faire le mal et récolter le bien. »

En vérité, dans l'absolution des péchés, il n'y a pas de retour au passé. Tout concerne le présent, c'est à dire la transformation du cœur, la conversion et la modification sincère de l'intention et, à partir de ce moment, il s'agit d'une vie nouvelle purifiée reçue de Dieu.

## **2.3. Dieu plein d'égards et tendresse pour toutes choses.**

Selon le langage anthropomorphique de la religion chrétienne, nous comprenons que toutes choses existent parce que Dieu les a fait exister. Dieu les a fait être. Qu'il en soit ainsi, ne veut pas dire que l'homme n'a rien fait. L'homme a vraiment posé des actes. Cependant, dans ces actes, il n'y avait rien qui puisse être revendiqué par son propre moi (atta); il n'y a rien dont il puisse revendiquer que « c'est moi, à moi, par moi ou pour moi seul ».

En utilisant le langage anthropomorphique d'une autre manière, on doit affirmer que Dieu n'accorde pas toutes choses seul, sans qu'il y ait une participation de l'homme. Au contraire, il doit avoir une participation appropriée: il s'agit de la participation appropriée à l'intention libre que Dieu lui a accordée en tant qu'homme.

Utilisons une fois de plus le langage anthropomorphique, Dieu est celui qui donne, qui accorde, mais l'homme est celui doit choisir librement (avec une intention libre) d'accepter ce que Dieu accorde. Ce que nous essayons de dire ici, c'est d'expliquer la profondeur de la relation qui existe entre le libre arbitre de l'homme et la divinité de Dieu.

Ce qui vient d'être expliqué ci-dessus, c'est tout simplement le chemin ou la voie de « l'atta » pour chrétiens. Ils essaient de ne pas s'attacher au « nous » ou au « à nous ». S'ils ont vraiment

l'intention de se dépouiller de leur « moi » et de se livrer totalement à Dieu, et si on ne doute pas de leur sincérité, la perplexité, qui est ressentie en entendant les chrétiens dire « Dieu accorde tout », se dissipera quelque peu. Quand les chrétiens disent que Dieu pardonne les péchés, ils ne nient ni l'action de l'homme ou sa responsabilité dans tout ce qu'il fait de bien ou de mal par l'intermédiaire du corps, de la parole ou de son esprit, c'est à dire ses actes qu'ils soient « kusala ou akusala » ni le résultat de ces actes.

Affirmer que Dieu accorde toutes choses, n'est pas une simple supposition; ce n'est pas simplement utiliser le langage conventionnel, ou une figure de style; ce n'est pas non plus exposer des théories fumeuses. C'est affirmer une vérité qui devra devenir conviction de l'esprit. Cette conviction doit être étayée par des exercices spirituels au point de devenir réalité du présent. Cette conviction, il faut l'avoir toujours présente à l'esprit pour qu'il n'y ait plus de « moi » qui subsiste. C'est la disparition (kénose) du « moi », que ce soit en ce qui concerne le corps, la parole ou l'esprit : faire ce que l'on doit faire jusqu'au bout et mieux qu'auparavant est la voie par excellence (lokuttara) de la religion. C'est réaliser la « bhakti », l'amour-fidélité envers Dieu : « atta » le moi, s'éteint « dap » dans l'amour envers Dieu. Vivre de cette manière signifie assurément la fin du péché: tous les actes sont purs et intègres.

D'après la vraie Voie de la « bhakti », de l'amour et de la loyauté envers Dieu, Dieu est celui qui est plein d'égard et de tendresse. Selon le langage anthropomorphique des chrétiens, Il est celui qui fait exister toutes choses. Il jouerait donc un rôle proche de celui que joue la loi du « kamma » chez les bouddhistes. Le « obtenir ou recueillir le bien, obtenir ou recueillir le mal », les chrétiens le traduiront par « Dieu rétribue (ce que l'homme a fait) par une récompense ou une punition ». Il faut cependant faire attention de ne pas pousser trop loin la comparaison entre les religions et aller jusqu'à dire que le Dieu des chrétiens est la loi du « kamma » des bouddhistes. Pousser la comparaison trop loin de cette façon, c'est ne pas respecter le caractère spécifique des religions en question. Considérée du point de vue bouddhiste, la loi du « kamma » est juste et vraie. Pour la religion qui vénère Dieu, Dieu est vraiment Dieu. Pour la religion qui vénère le « Dhamma », « Dhamma » est réellement « Dhamma ». La loi du « kamma » est une des caractéristiques des lois qui régissent ce qui est apparu dans le monde: elle est « Dhamma ».

### **3- Jésus Christ Rédempteur**

« Racheter », c'est accepter de payer une rançon pour qu'une personne faite prisonnière, considérée comme butin de guerre et donc devenue esclave, recouvre la liberté.

« Racheter le péché », c'est aider à se libérer du péché: « terme appliqué à Jésus qui a offert sa vie pour aider les hommes à se libérer du péché selon la volonté de Dieu en acceptant d'être cloué sur une croix » selon le dictionnaire de l'Académie Thaïe.

Cette définition est conforme l'enseignement de la religion chrétienne. « Racheter les péchés » est une expression qui revient incessamment sur les lèvres des chrétiens. Mais en réalité, Jésus n'a pas racheté les péchés. Il a racheté les hommes pour qu'ils échappent au péché. Ce qui a été récupéré, ce sont les hommes et non pas le péché. Ce qui était devenu esclave du péché, c'est l'homme. Ce qui a été récupéré de l'esclavage ou qui a été libéré, c'est bien l'homme et non le péché. On peut donc être d'accord pour reconnaître que « racheter le péché » cela signifie en fait racheter l'homme du péché ou le libérer du péché (comme d'ailleurs le dictionnaire thaï l'avait défini de manière exacte).

#### **3 - 1 Pourquoi Jésus Christ a-t-il dû mourir ainsi sur une croix?**

Lorsque l'on insiste sur « la volonté de Dieu », il semble :

- que l'on veuille affirmer que c'est Dieu qui veut:

- que Jésus rachète les hommes pour qu'ils échappent au péché;
- que Jésus offre sa vie pour aider les hommes à échapper au péché;
- que Jésus accepte d'être cloué sur une croix.

Il semblerait que Dieu ait tout fixé ou planifié: Il veut racheter les hommes pour qu'ils échappent au péché; celui qui doit payer la rançon, c'est Jésus; le prix de la rançon, ce doit être la vie de Jésus ou la mort de Jésus et sa mort cloué sur une croix.

Et Jésus accepte tout puisque c'est la volonté de Dieu: il est le Serviteur de Dieu (et également le Fils de Dieu) ; il est celui qui « s'incline et obéit au point d'accepter la mort et la mort cloué sur une croix. »

De nombreux penseurs chrétiens ont essayé de répondre à la question suivante: Pourquoi a-t-il fallu que le rachat des hommes du péché se fasse de cette manière? Pourquoi Dieu a-t-il voulu que cela se passe de cette façon? Ces penseurs ont tenté d'exposer divers points de vue qui s'articulent autour de l'argument principal suivant: seul Jésus Christ pouvait racheter les hommes pour qu'ils échappent au péché parce que le Rédempteur devait être vraiment homme - homme qui a vraiment souffert et qui est vraiment mort. Et il devait aussi être Dieu (vraiment Fils de Dieu) pour que sa souffrance et sa mort aient une valeur suffisante, capable de compenser totalement les péchés des hommes.

### **3- 2 Description de la mort de Jésus.**

Jésus Christ connaissait les Ecritures; les disciples de Jésus connaissaient également les Ecritures. Les Israélites croyants considéraient les Ecritures comme Parole de Dieu. Quand ils font l'expérience des ténèbres dans leur vie, ils recherchent lumière et force dans la Parole de Dieu qui se trouve dans les Ecritures. Ils y trouvent des modèles et des exemples qui les aident à comprendre la volonté de Dieu dans leur expérience personnelle. Ces évènements, ces expériences, qui sont des moments de crises auxquels il n'y a pas moyen d'échapper, ils les acceptent et les considèrent comme expression de la volonté de Dieu. Après les avoir examinés de près, ils voient dans les diverses circonstances de la vie, le plan de Dieu les concernant ou concernant les hommes dans les diverses circonstances de la vie.

Comme il a déjà été expliqué, pour Jésus lui-même, pour ses disciples tout comme pour les chrétiens des époques ultérieures, Jésus se présente selon le modèle du prophète, du serviteur et du Fils bien aimé de Dieu. C'est pourquoi nous devons comprendre les divers évènements de sa vie à la lumière de ce qui est arrivé à tous les prophètes envoyés par Dieu antérieurement à sa venue. Celui qui connaît bien les Ecritures peut alors découvrir que, dans la vie de Jésus, il y a des évènements comparables à certains épisodes des Ecritures. Il les utilisera comme suit pour expliquer les évènements relatifs à la mort de Jésus Christ.

Jésus est mis à mort bien qu'il soit innocent. Son sang s'écoule jusqu'à terre. Il ne lutte pas pour se défendre mais accepte la souffrance et la mort en silence et sereinement. Si nous allons lire la parole de Dieu dans les Ecritures du peuple d'Israël, nous trouverons aussitôt des modèles, des exemples qui sont comparables. Citons l'exemple d'Abel, l'homme fidèle à Dieu, tué par son frère aîné par jalousie; celui de Isaac, l'enfant dévoué qui accepte de sacrifier sa vie en offrande à Dieu; ou encore celui de l'agneau pascal qui est tué et offert en sacrifice de façon que son sang se répande sur l'autel et sur le sol. Ce sang répandu est le sceau qui confirme l'alliance entre Dieu et son peuple. Par la suite, le sacrifice de l'agneau pascal s'est transformé en une coutume à observer tous les ans et en un mémorial du salut. Salut compris comme libération de l'esclavage de pharaon, roi d'Egypte. L'agneau pascal est modèle du serviteur et du Fils bien aimé de Dieu qui a été méprisé, rejeté et qui

porte le péché de tous les hommes. Il a été battu à cause de nos trahisons, mais il n'ouvre pas la bouche comme un agneau que l'on amène pour être tué. Dieu fait en sorte que sa vie soit une offrande pour racheter les péchés. Tous ces modèles se réfèrent à Jésus Christ et à ses disciples qui deviendront témoins de Dieu jusque dans la mort (Martyrs).

En résumé, on peut donc dire que les chrétiens expliquent la passion et la mort sur la croix de Jésus à partir d'une typologie qu'ils ont trouvée dans les Écritures:

-La typologie du sacrifice offert à Dieu. C'est le prix de la rançon pour le salut des hommes; c'est le sceau qui garantit la nouvelle alliance par le sang de Jésus.

-La typologie de la compensation du péché en lieu et place de tous les hommes qui ont trahi Dieu. Ceux-ci n'ont pas accepté de reconnaître la vraie réalité de leur condition humaine, au contraire ils se sont attachés à leur « moi » (atta) au point de vouloir en être absolument le propre maître. Ils ont opposé une fin de non recevoir à Dieu pourtant vrai maître de l'humanité. La compensation en question a été le fait d'un homme dont Dieu garantit le statut de Fils bien aimé et de Serviteur de Dieu. Il s'est substitué à l'humanité entière. Cet homme en question a accepté de se reconnaître coupable et de demander pardon au nom de tous (il a porté les péchés des hommes). En leur lieu et place, il s'est présenté comme le Fils bien aimé et le Serviteur de Dieu d'une fidélité absolue jusqu' à la mort). Dieu peut donc certifier qu'en Jésus Christ l'humanité « s'en est sortie » de son ancienne trahison. Solidairement avec Jésus Christ, elle est devenue un homme nouveau, enfant bien aimé et serviteur de Dieu. La confirmation en a été apportée par Dieu après la mort de Jésus dans le fait que celui-ci est passé indemne par la mort et en a réchappé, c'est-à-dire qu'il est revenu à la vie.

### **3 - 3 La condition réelle de rédempteur de Jésus Christ**

Il ne faudrait pas interpréter le sens du rachat des hommes d'une manière qui réduirait Jésus à n'être qu'une théorie au sujet de laquelle les docteurs exposeraient leurs points de vue et débattraient uniquement sous l'angle philosophique. On tomberait alors dans la pure théorie alors qu'il s'agit de foi (croire et pratiquer). Nous devrions adopter la religion comme voie, comme étant chemin de vie. En vérité, Jésus n'a pas eu l'intention de choisir ou de déterminer comment il mourrait pour que sa mort corresponde aux modèles qui se trouvent dans les Ecritures selon telle ou telle théorie. Il n'a pas non plus eu l'intention d'affronter la mort, mais quand la mort est venue à sa rencontre à cause des pressions provenant de la situation de la société de l'époque, quand la mort a confronté la vie de Jésus, lui qui se voulait fidèle à Dieu jusqu'au bout, il a accepté la situation qui lui était imposée par les autorités de l'époque. Lorsque nous agissons de manière à être fidèles à Dieu jusqu'au bout, quoiqu'il arrive, nous devons considérer que c'est la volonté de Dieu. Que ce soit ainsi, il suffit de regarder les événements qui se succèdent dans la vie des bons serviteurs de Dieu au point qu'ils doivent accepter la mort. Quand on compare la vie de Jésus avec celle de ces derniers, on doit reconnaître que sa manière de vivre va dans le même sens que celle de nombreux témoins-martyrs qui l'ont précédé ou suivi. Jésus est exceptionnel simplement du fait qu'il est le Fils bien aimé en plénitude et le Serviteur de Dieu parfait tel qu'il n'en était pas encore apparu auparavant.

Finalement, il apparaît clairement que la vérité qui est le fondement ou le cœur du rachat des hommes ne se trouve pas dans les événements, les incidents ou les circonstances qui entourent la mort de Jésus. L'essentiel se trouve dans les dispositions intérieures de Jésus, dispositions qu'il n'a pas eues uniquement à partir du moment où il a été jugé et condamné à mort et jusqu'à son exécution: sa condition de Fils bien aimé et de Serviteur de Dieu en plénitude ont toujours été des éléments constitutifs de la vie de Jésus.

En résumé, la capacité réelle de Jésus d'être rédempteur se trouve dans la nature originelle qui lui est particulière. Les maîtres l'ont décrite en prenant la « Parole de Dieu » pour base et référence. Ils

ont enseigné que, aux yeux des chrétiens, Jésus est la plénitude, à la fois, du fait d'être Fils bien aimé de Dieu, du fait d'être Serviteur et Prophète depuis toujours et pour toujours.

Le succès, l'achèvement, le résultat du rachat des hommes par Jésus Christ se trouve dans le rassemblement de tous les hommes au point que la réalité qui lui est propre est devenue nature même des tous les hommes collectivement pris. C'est-à-dire que ceux-ci sont devenus enfants bien aimés, serviteurs et prophètes de Dieu avec Jésus Christ, par Lui et en Lui. C'est cela l'achèvement du plan de Dieu, Père de Jésus Christ et Père des hommes réunis dans « l'unité d'un même Esprit ». L'utilisation du langage anthropomorphique pour expliquer le rachat par Jésus Christ, le rédempteur peut s'arrêter ici.

### **3-4. Comment les bouddhistes comprendront-ils le langage anthropomorphique en question?**

De quoi Jésus Christ a-t-il racheté les hommes pour qu'ils soient libres de tout ce qui était venu dominer leur cœur, si ce n'est du pouvoir des passions (kilesa) qui ont le « soi » comme base et fondement. Les hommes ont accepté de tomber sous la coupe de leur « moi ». Ils veulent être le maître de leur moi, «atta », d'être leur unique maître. C'est comme s'ils voulaient ne pas avoir d'autres maîtres pour eux-mêmes si ce n'est leur propre « soi » ; ils veulent être esclaves de leur « atta ». Ils n'acceptent pas de vénérer d'autres dieux, qu'ils soient d'ailleurs appelés Dieu ou Dhamma. Ils ne reconnaissent personne ou quoi que ce soit en dehors de leur propre « soi ». Ils refusent de renoncer à leur «moi » pour être libéré de leur « moi » et se mettre sous la dépendance de Dieu ou du Dhamma. Ils veulent qu'eux-mêmes soient le « moi » suprême, c'est-à-dire que leur « moi » soit « l'atta » de référence, que cet « atta » de référence soit la norme de leur vérité ultime. Les hommes sont fous à ce point!

Pour se racheter afin d'être libérés est-ce que les hommes sont obligés de payer une rançon à leur « atta » ? Non, ce n'est pas nécessaire; ce « moi » n'existe pas réellement. Certains supposent qu'il existe, alors il existe pour ceux qui croient qu'il existe parce qu'ils sont aveugles et qu'ils sont ignorants. Qu'ils écoutent un maître leur montrer la voie de la sagesse (panna), et ils verront clair eux-mêmes selon la vérité. Ils renonceront à être esclave à leur ancienne manière pour découvrir qu'ils sont « esclaves (serviteurs) de Dhamma » (dhammathat), qu'ils ont la vraie liberté. - on peut également dire qu'ils sont devenus « Bouddha that » : esclaves (serviteurs) de Bouddha.

Comment Jésus Christ rachète-t-il les hommes pour qu'ils soient libérés de l'esclavage de leur propre « soi » pour devenir « esclaves (serviteurs) du Christ » ? Jésus Christ rassemble tous les hommes pour être un avec lui. Lui-même s'est vidé de son « atta », et est parfaitement libéré de quelque « moi » que ce soit par le fait d'être Fils bien aimé, Serviteur et Prophète de Dieu en plénitude, et ce, au point que ce soit devenu sa vraie nature. Jésus est à Dieu, au Père; il ne lui reste rien qui soit de lui « en propre ». Il a donc atteint le degré absolu de kénose (anatta et sunnata) en Dieu. Lorsque tous les hommes sont rassemblés en Jésus, ils en viennent à être un avec lui. Ce que Jésus Christ est, il est donné aux hommes de l'être aussi, c'est à dire qu'ils sont du Père en Jésus Christ. Et de la même manière que pour Jésus, il ne leur reste rien qui soit « de soi » ou « pour soi ». Les hommes reçoivent « l'anatta-sunnata » de Jésus Christ, ils reçoivent son « non-moi » son « vide de soi », sa kénose, qui vient les envelopper, les recouvrir. Ils ont reçu en partage « l'anatta-sunnata » de Jésus. Voilà donc la condition réelle ultime de Jésus Christ, le Rédempteur de tous les hommes. C'est aussi la vérité ultime de la construction du « Corps du Christ » - que l'on pourrait comparer avec « Dhamma kaya » (corps du Dhamma) ou avec « Bouddha kaya » (corps du Bouddha) des bouddhistes.

## **Chapitre 4**

### **La Pratique dans le Bouddhisme et le Christianisme**

#### **1 Le sentier de la pratique c'est la voie (magga)**

La fonction du fondateur de religion est de défricher un chemin de salut, chemin qu'il a « vu et perçu ». Il s'agit d'un nouveau chemin de délivrance (vimutti), connu de personne auparavant. Le maître fondateur est quelqu'un qui a conçu de la compassion pour ses frères les hommes qui ont l'esprit obscurci par le doute quant à l'attitude vraie à avoir face à la vie dans ce monde. Ceux-ci ne savent pas comment ils devraient se conduire pour éviter ce qu'ils ne désirent pas - c'est-à-dire la souffrance (dukkha) - et obtenir ce qu'ils souhaitent: le bonheur (sukha). Le fondateur décide alors de proclamer un chemin de salut: comment éviter la souffrance et obtenir le bonheur; tout ceci pour le plus grand bien de ses frères les hommes qui sont dignes de compassion. Il pense que ce projet leur serait de la plus grande utilité. Il commence alors à proclamer sa doctrine. Après l'avoir entendu proclamer sa doctrine, certains se sentent interpellés au point de décider de devenir ses disciples et cheminer ensemble sur cette nouvelle voie de salut. Une nouvelle religion est née! Et cette nouvelle religion a toujours conservé et propagé l'enseignement du maître fondateur jusqu'à aujourd'hui

Chaque religion a ses traits caractéristiques propres du fait que la religion enseigne un ensemble de pratiques en vue du salut. De la même manière, la pratique de chaque religion doit donc avoir des caractéristiques qui lui sont également spécifiques.

Les religions qui existent dans le monde se divisent en deux grandes catégories:

- les religions qui vénèrent le Dhamma. Ce sont des religions de la sagesse et de la connaissance (pañ ñ a et nana). Elles doivent avoir un ensemble de pratiques qui donne la plus haute importance à la sagesse. Ce sera la voie de la sagesse (panna magga).
- et les religions qui vénèrent Dieu qui sont des religions de l'amour-fidélité envers Dieu. Elles doivent avoir un ensemble de pratiques où l'amour-fidélité joue le premier rôle. Ce sera la voie de la Bhakti. (bhakti magga)

#### **2 - La mise en pratique du bouddhisme: la voie supramondaine de la sagesse. (lokuttara magga)**

##### **2 - 1 La voie de la sagesse**

Le Bouddha, « celui qui a vu et perçu », a indiqué que le chemin de la délivrance consistait en la mise en pratique de la sagesse, la posséder : « connaître toutes les choses selon leur réalité », avoir cette connaissance de façon pleine et entière, l'avoir comme point de départ et comme point d'arrivée est le summum de la sagesse. Et, de plus, avoir continuellement la sagesse comme norme de la pratique. Quoique l'on fasse, il faut toujours le faire avec sagesse (panna).

Bouddha a désigné l'ignorance (avijja) comme étant la principale racine (mula) ou la principale cause du cycle des renaissances (vatta) :« le cycle de la souffrance ». La manière d'agir pour se débarrasser de la souffrance consiste à faire en sorte que ce cycle de la souffrance s'arrête de tourner. Pour cela, il faut avoir la connaissance au lieu de l'ignorance. Cette connaissance c'est la sagesse: « connaître toutes choses selon ce qu'elles sont, selon leur réalité » et alors on ne pourra plus s'égarer de nouveau.

Cette manière d'agir avec sagesse - lorsque que cette sagesse est la voie de la sagesse, est la noble voie, est la voie supramondaine de Bouddha - portera du fruit. Ce fruit, qui est le bien absolu (paramattha praiot) qui les mènera à la délivrance, au salut, à la libération du cycle de la souffrance, s'appelle l'ultime réalité paramattha ou Nibbana.

## 2 - 2 La pratique

Pour que l'enseignement soit mieux compris, il est nécessaire de le diviser en niveaux ou parties qui ont chacune leurs caractéristiques propres. Pour plus de commodité, on le divise habituellement en trois parties: le premier degré, le degré intermédiaire et le degré final. Mais cette division est purement théorique. Mais en fait, le champ, le terrain de la pratique en tant que lieu de pratique de celui qui pratique de façon vraie, c'est sa vie, son existence elle-même. Tout est lié, on ne peut découper ou séparer en parties: par exemple réaliser, pratiquer le premier degré jusqu'à bout, puis ensuite passer au second degré. Comme nous l'avons dit, il ne s'agit que d'une division purement pédagogique pour l'étude des Ecritures (pariyatti).

Pratiquer c'est agir, faire quelque chose pour que cela se réalise ou existe vraiment. La manière d'agir, c'est-à-dire l'état d'esprit de celui qui agit, change à tous moments, et varie selon les circonstances, jusqu'à arriver à la réalisation pleine et entière de ce que l'on veut faire (pativedha).

### 2.3. Division de la pratique en étapes et catégories

**2.3.1.** L'étude théorique, la pratique et la réalisation unifiées on les appelle « qualités des hommes sages » ou « vertus des fidèles ». « Pativedha » signifie avoir atteint le but ultime de la pratique, c'est le résultat de la Voie: avoir tout compris, intégré, y compris, la sagesse (pañ ñ a) et la connaissance (nana), est le but ultime de la Voie.

**2.3.2.** Dans ses instructions, le Bouddha, l'Illuminé, enseigne et suggère les trois points qui suivent:  
a - « Ne faire aucun mal », éviter toute mauvaise conduite, que ce soit par l'intermédiaire du corps, de la parole ou de l'esprit (citta). Si on comprend cette suggestion dans le sens d'éviter le mal « grossier », on en reste uniquement au niveau de la moralité, des règles de conduite (sila). Si on la comprend de façon plus profonde, il s'agit d'éviter la faute (bap) ou tout acte (akusala), on ne se trouve déjà plus au premier niveau.

b - « Faire le bien », c'est agir de façon intègre et correcte, se conduire comme il se doit, que ce soit par l'intermédiaire du corps, de la parole ou de l'esprit. À ce point, on se trouve à un niveau supérieur à celui des règles de conduite (sila) parce que l'on y a ajouté en plus le « bien ». Petit à petit on arrive à agir avec générosité et miséricorde (la vertu, righteousness). « Dharma » vient s'ajouter aux règles de conduite « sila ».

c - « Purifier son cœur »: débarrasser son cœur de toute tristesse et morosité, de toute cupidité, de toute colère, de tout égarement, par exemple. En un mot, débarrasser son cœur de toutes passions de niveau moyen ou subtil. Du coup on a atteint le but, la fin de la Voie.

On peut facilement comprendre que ces trois points ne se superposent pas comme des étapes qui se succèderaient mais qu'ils s'harmonisent dans la mise en pratique de la Voie. De même, « l'Octuple Voie » n'est pas une voie à huit étapes qui se superposeraient, mais se sont huit éléments qui s'harmonisent pour constituer une seule et même Voie.

### 2.3.3. Dana, Sila, Bhavana

« **Dana** » : acte de donner. Il réalise la plénitude de l'acte de faire le bien selon le proverbe que les gens retiennent facilement. Il s'agit de renoncer à ce que l'on a, ou à ses avantages, en vue du bien des autres. « Donner » est supérieur aux règles de conduites (sila). Il s'agit de « Dharma ». Il vient s'ajouter à l'élément numéro deux des « cinq règles de conduite ». Il inhibe les passions, le désir et l'attachement (upadana).

« **Bhavana** » En s'élevant à partir des règles de conduite, on arrive à « bhavana ». Le mot « bhavana » veut dire progrès, développement, et on doit comprendre développement (des capacités) de l'esprit. « Bhavana » se réfère à diverses pratiques ou exercices qui favorisent le développement de l'esprit pour qu'il soit comme il doit être (prokati). De la même façon, les « cinq règles de conduite » régissent l'agir pour que ce que l'on fait par l'intermédiaire du corps et de la parole soient comme ils doivent être (prokati). Un esprit qui est comme il doit être est un esprit pacifié, purifié. Après avoir atteint le niveau de « samatha » (mot qui signifie, pacifié, paisible), il faut continuer pour que naisse la sagesse (panna), c'est-à-dire percevoir et comprendre toutes choses (y compris soi-même) selon ce qu'elles sont.

La pratique du développement de l'esprit existe sous deux formes:

a - s'adonner à la pratique appelée « Samatha bhavana », c'est-à-dire faire en sorte que l'esprit soit pacifié et serein. Le but en est d'arriver à un état de contemplation sereine d'extase (Ghana). En langage simple, on abrège en disant: pratiquer la concentration. Mais il faut le comprendre dans ce cas dans le sens de « samatha » : pacifier, rendre serein l'esprit.

b - s'adonner à la pratique appelée « Vipassana bhavana » pour « avoir une perception claire et complète » des choses. Il s'agit alors de sagesse (panna) ou de connaissance (Nana). (C'est différent de la paix ou de la sérénité qui est contemplation inconsciente, extase (jhana), parce que dans l'extase il n'y a pas de « panna » : c'est à dire qu'il n'y a pas conscience de l'impermanence, de la souffrance et du non-moi.)

#### **Remarques:**

- Selon le dictionnaire de l'Académie, le sens de « Bhavana » dans le langage populaire « a dérivé vers le sens de réciter, marmonner ou répéter au point d'être parfois considéré comme doué de force magique »

- Absorption, « Jhana » : on devrait lui garder le sens qu'il a dans le langage religieux du Petit Véhicule. Quant au Grand Véhicule, il a pris un mot qui vient de la racine sanskrite: « Dhyana », avec le sens qu'il a pour les Yogis et les Hindous. « Jhana » se réfère à toutes les pratiques qui concernent l'esprit de façon qu'on le traduit par « méditer, fixer son esprit, se concentrer », mais sans préciser de quel genre de méditation il s'agit. « Dhyana » devient le « Chan » du Grand Véhicule en Chine et « Zen ». Si on s'en tient aux consonnes, « Zen » correspond à « Jhana », cependant son sens ne correspond pas à celui qu'a « Jhana » dans notre Petit Véhicule.

La pratique de « samathi vipassana » signifie pratiquer la concentration; c'est une manière, un moyen de rendre l'esprit serein, mais pas en vue de la sérénité seulement. Il s'agit de préparer l'esprit pour qu'il soit suffisamment pacifié pour pratiquer ensuite la contemplation (vipassana), c'est-à-dire exercer sa sagesse « panna » de façon que naisse la vision des choses composées (sanghan) « telles qu'elles sont » : impermanentes, source de souffrances et anatta. Pour en arriver à ce point, la concentration (pacifier son esprit) et la contemplation s'harmonisent. La concentration doit devenir la servante de la contemplation pour que cette pratique soit conforme à l'enseignement de Bouddha, c'est-à-dire qu'elle soit pratiquée en ayant la sagesse (pañ ñ a) comme objectif.

Lorsque l'on se concentre en suivant le modèle des Yogis, c'est-à-dire lorsque que l'on prend la paix, la sérénité comme but au point « d'entrer en extase », cette pratique de la concentration (samadhi), on devrait l'appeler « samatha samadhi ». Elle conduit à fixer son attention d'abord sur des objets matériels, puis sur des objets immatériels jusqu'à goûter à la paix absolue des divinités. Le prince Sidhartha (qui n'était pas encore le Bouddha) a pratiqué ce genre de concentration avec les ascètes yogis durant de longues années. Puis il a tranché: ce n'était pas la vraie Voie de la délivrance, du salut; y manquait la sagesse, elle n'atteignait pas la sagesse (pañ ñ a).



### 2.3.4 Le triple entraînement

- **Sikkha** : littéralement, le mot veut dire éducation, mais dans ce cas-ci il s'agit de la pratique de l'entraînement, de s'exercer à une formation. Il y en a trois types: le premier touche à ce qui concerne le corps et la parole (les règles de comportement : « sila »). En ce qui concerne l'esprit, on parle de la pratique de la concentration (samadhi). Quant à ce qui touche à la sagesse, à la connaissance parfaite (panna), on parle de vision, contemplation (vipassana). La pratique de ces trois types d'exercices se succèdent et s'élèvent progressivement.

**a) « Sila »** : selon le dictionnaire ce sont des « règles, des normes qui fixent le comportement, tout ce que l'on fait, par l'intermédiaire du corps ou de la parole ». « Sila Sikkha » se réfèrent à l'entraînement, aux exercices touchant au comportement. « Sila » se réfère au normal, à ce qui est conforme à la norme : « prokati ». Ces règles servent à régir tout ce que l'on fait par le corps ou au moyen de la parole pour qu'il soit irréprochable, normal. Les « Cinq règles de comportement », on les appelle « règles de comportement normales (prokati) ». Elles prescrivent d'éviter le mal « grossier ou fruste », fruit des passions grossières, qui ont pour origine le corps (la vue, l'ouïe, le goût, l'odorat et le toucher) et la parole. - (Les règles qui ont été ajoutées concernent la discipline des bonzes et des novices. On les appelle « discipline ». Enfreindre ces règles spéciales n'entraîne pas de faute (bap), ni la formation d'un « karma » futur. Il s'agit de « fautes disciplinaires »).- Les « Cinq Sila » sont les règles de comportement générales que tous doivent respecter en toutes circonstances. Lorsque l'on s'exerce à progresser dans la pratique, on peut y ajouter des pratiques particulières appelées pratiques ascétiques: « vata ».

Pratiquer jusqu'au bout les règles de comportement est la réalisation de trois des huit points de « l'Octuple Voie » : parler, remplir ses fonctions et gagner sa vie « comme on doit le faire ».

**b) Samadhi** : c'est « citta sikkha » ; s'exercer, s'entraîner. Quand il s'agit de l'esprit, on l'exprime par le terme « samadhi », que l'on peut traduire par « concentration », concentrer son esprit. La concentration a pour but de rendre l'esprit pleinement serein, non distrait, non dispersé, non perturbé par quoi que ce soit. - « Arammana », dans le langage doctrinal, signifie « objet sur lequel l'esprit se fixe », c'est-à-dire une image, un son, une odeur, une saveur; ce peut être aussi une sensation qui dépend du corps pour être perçue: le froid, le chaud, le souple ou le dur, par exemple, ou une chose à laquelle on pense. La concentration fait que l'esprit trouve la sérénité en déterminant un objet sur lequel il se fixe de façon exclusive: une image, un son.

Cette concentration directe dont on parle, consiste à être complètement concentré sur les quatre absorptions : « rupa jhana » (être fixé, absorbé dans les quatre objets matériels perçus par les sens), auxquels s'ajoutent les quatre concentrations de la sphère immatérielles « arupa jhana » (objets perçus par l'esprit). Cette concentration directe, c'est la « sammasamadhi » de « l'Octuple Voie », c'est-à-dire une vraie concentration faite avec une intention « kusala », que l'on atteigne l'absorption « Jhana » ou non.

La concentration indirecte, qui est le fait d'avoir toujours présent à l'esprit « l'Octuple Voie », est appelée effort et présence d'esprit juste. On considère que l'effort et la présence d'esprit, joints à la force de la concentration (samadhi), font partie de cette concentration. L'effort et la concentration soutenue sont très importants dans la pratique de toutes les religions.

La sérénité, la tranquillité, (samatha) est un autre nom de la concentration. De même, le développement de la sérénité (samatha bhavana) est une pratique qui vise également la paix, le calme de l'esprit. Il vise à atteindre l'absorption, l'extase : « Jhana ». Il s'agit de fixer son attention sur un objet jusqu'à ce que l'esprit soit concentré sur lui, complètement serein, épuré.

Les éléments constitutifs de Jhana, sur lesquels on fixe son attention, sont le raisonnement ou attention (vitakka - vicara), avoir l'esprit plein, satisfait, l'extase, l'enthousiasme (piti), l'équanimité, l'impartialité (ekaggata et upekkha). La pratique, depuis la première jusqu'à la quatrième absorption (Jhana), qui en est l'aboutissement, se déroule comme suit: La première étape est de réfléchir, c'est-à-dire d'examiner de façon critique en s'efforçant de fixer son esprit sur le début de l'exercice. A l'étape suivante on laisse tomber ce niveau initial pour arriver au stade du contentement, du bonheur comblé (piti). Puis on quitte ce bonheur comblé. Finalement on arrive à l'état de « ekaggata » - l'esprit est complètement absorbé ou fixé sur un seul point, - et de « upekkha » : l'esprit est stabilisé, imperturbable. Il s'agit ici d'absorption, fixation matérielle (rupa jhana), suivie de l'absorption immatérielle (arupa jhana) des quatre « samabati ».

**c) Pañ ñ a :** veut dire la connaissance complète ou la connaissance de ce que l'on devrait connaître pour arriver à la suppression totale de la souffrance (dukha). « Vipassana bhavana », c'est exercer l'esprit jusqu'à atteindre la vérité, c'est-à-dire, examiner, scruter jusqu'à percevoir clairement la vérité de toutes choses, de toute réalité, voir les choses telles qu'elles sont; on ne s'égare plus à affirmer n'importe quoi. (Il s'agit d'une connaissance basée sur l'expérience, la réalité « pativedha ».)

« Vipassana bhavana, pañ ñ a, jhana » sont des « pratiques qui vont au-delà de, ou dépassent, la sphère du monde ». La pratique des règles de comportement (sila) ou de la concentration (samadhi), avoir l'esprit serein, l'esprit en paix (samatha jhana) sont encore considérés comme « Voie mondaine ». Elle recherche un bien pour son propre « moi ». C'est encore une manière d'agir qui a en vue le bonheur de son propre « moi », que ce soit dans ce monde ou dans un autre monde. Gagner des mérites, pratiquer la méditation pour son bonheur, pour avoir un cœur apaisé, c'est encore du « kamma blanc ». Il l'est, parce que l'on tient encore à ce bonheur que l'on veut savourer à tout prix. De plus, on s'attache encore à soi-même qui sera celui qui va le savourer; il l'est parce que l'on valorise les activités qui font gagner du mérite, ou activités « kusala » en vue de ce résultat; l'esprit n'est pas encore purifié de l'attachement à son propre « moi » ou à quelque chose d'autre. Bien qu'il s'agisse de bonheur (sukha), c'est encore un bonheur pour son propre « moi ». L'esprit ne s'est pas encore vidé de son « moi ». On demeure dans le cadre de la voie mondaine. De ce fait, l'esprit n'est pas encore purifié des passions subtiles. Pour le moins, il s'égare à croire que ce bonheur qu'il a désiré pourrait être le bonheur par excellence, et il subsiste encore quelques traces d'avidité, de désir et de soif ou d'attachement (upadhana) dans ce bonheur.

Au contraire, lorsque l'on aura été fidèle aux règles de conduite et que l'on se comporte bien avec un esprit vidé de son propre « moi », quand on remplit ses obligations avec l'esprit vidé, purifié de tout attachement à son propre « moi », alors, quoi que l'on fasse, on le fait déjà dans la Voie Supramondaine (lokuttara magga). On le fait avec «pañ ñ a » ; on le fait avec une vision claire de la vérité ultime de toutes choses, avec une vision claire de ce que chaque chose est vraiment. On a un esprit qui est esprit supramondain (lokuttara citta), l'intention de l'esprit est supramondaine, et toute la vie est supramondaine (lokuttara).

Cette façon d'agir est la façon d'agir selon la Voie authentique du Bouddha. Il est juste d'appeler tant Voie que résultat de la Voie, cette Voie supramondaine pour toutes les catégories de pratiquants, qui sont les nobles disciples, les « ariya jon », depuis les « sotapanna » - ceux qui sont entrés dans le courant - jusqu'aux « arahanta », c'est-à-dire ceux qui ont atteint le terme de la Voie. Voie Supramondaine se réfère à tout ce qui est « lokuttara » c'est-à-dire, la Voie elle-même, le fruit, le résultat de la Voie et nibbana.

**d) Nibbana :** est le terme ultime de la Voie. C'est l'état, la condition finale. Mais « nibbana » ne peut pas être le résultat ou le fruit de la Voie, ni le résultat de l'agir des hommes. Si « nibbana » était le résultat de l'agir ou de la pratique, il ne serait plus « nibbana ». Il faut affirmer que « nibbana » est l'état final,

qu'il fait partie, qu'il est en lui-même « Dharma », qu'il est la vérité ultime. Il faut donc qu'il soit non-conditionné, « asankhata », qu'il n'ait pas été fait ou produit à partir d'éléments divers, qu'il soit surtout étranger à toute composition. Si « nibbana » était le résultat de l'agir de celui qui agit, il faudrait comprendre que celui qui agit est celui qui construit son propre « nibbana », qu'il serait le propriétaire de « nibbana ». Le « moi » de celui qui agit deviendrait celui qui contrôlerait « nibbana ». Il est donc impossible qu'il vienne à nouveau à être plein du « moi » (atta), parce que celui qui a atteint l'état « nibbana », (quand on est mort on dit: « parinibbana ») est absolument « anatta » : « non-moi ». « Nibanna » est « non moi » par excellence. Toutes choses (dharma) sont « non moi ». Tout est composé à l'exception de « nibbana » qui est « asankhata ». Toutes les choses qui sont composées ou produites, et « nibbana », qui est ni composé ni produit, sont « anatta » : « non moi ».

## **2.4. Kammatthana**

« Kammatthana signifie « site, lieu de travail, point d'accroche » Il s'agit du site de travail de l'esprit, c'est une méthode, c'est une des sortes d'entraînement de l'esprit. Il y en a de deux types:

- « Samatha kammatthana » qui est une méthode pour rendre son esprit serein, pacifié.
- « Vipassana kammatthana » qui est une méthode de formation à la contemplation (pañ ñ a).

« Kammatthana » apparaît donc comme une méthode, un moyen pour s'exercer à trouver la paix, la sérénité ainsi que contemplation (pañ ñ a).

Selon la tradition de l'enseignement du Bouddhisme, il existe 40 sites que l'on utilise soit dans la recherche de la paix ou de la pañ ñ a. Et il y en a que l'on peut utiliser pour les deux. Le choix des « kammatthan » se fait suivant la manière de diviser ces exercices, suivant la façon de pratiquer ces exercices. Les Ecritures qui concernent ce sujet sont appelées « visuddhi magga » : Chemin de la purification du Maître Bhuddhagho. Ce maître a écrit ce livre au Sri Lanka à environ l'an 1.000 de l'ère bouddhiste. Nous en présenterons seulement quelques éléments, comme vous le verrez.

### **2.4.1. Kasina**

C'est une manière de pratiquer des exercices. On utilise un élément matériel comme point de fixation, d'accroche, pour concentrer l'esprit. On l'utilise dans les exercices touchant à la recherche de la sérénité, de la paix du l'esprit.

### **2.4.2. Asubha**

Il s'agit de contempler son propre corps sous l'angle de la non-beauté (alpha privatif + subha : beauté) ou de contempler un cadavre dans divers états jusqu'à l'état de squelette où il ne reste que les os. On l'utilise à la fois pour les exercices de recherche de la paix et de la contemplation de « pañ ñ a » (être conscient de la mort).

### **2.4.3. Anussati**

Anussati signifie se souvenir, se remémorer. Il s'agit d'exercices qui consistent à contempler des choses dont on devrait toujours se souvenir, ou avoir à l'esprit. Ceux que l'on pratique le plus communément sont les suivants: contempler tout ce que Bouddha a fait pour nous, la contemplation de Dharma, la contemplation de la mort, les exercices de respiration (être attentif à sa respiration) et la contemplation de Nibbana.

Ces exercices mènent sur le chemin de « vipassana » ; il s'agit de s'en souvenir, de les avoir présent à l'esprit avec « pañ ñ a », d'avoir une vue claire de ce qu'ils sont en eux-mêmes. Par exemple, fixer son attention sur Bouddha; il ne s'agit absolument pas de penser que Bouddha existe, (qu'il serait vivant actuellement dans le Nibbana), il ne faut pas affirmer qu'il ait un « moi ». On devrait, au contraire,

fixer son esprit sur sa condition de « celui qui a vu et perçu » (sa Bouddh  it  ) dans l'acte d'illumination, c'est-à-dire sur la connaissance (nana), la sagesse (pa   à a) de celui qui est « la Perfection de l'illumination » et qui a été lui-même l'instrument de son illumination. Quant aux autres exercices de souvenir, il ne faut surtout pas se fixer sur le « soi », mais se remémorer l'état, la condition réelle de l'objet choisi. S'exercer de cette façon, c'est s'exercer avec «pa   à a». Cette manière de faire est fondée, basée sur la connaissance exhaustive et claire de la vérité ultime. Il s'agit d'exercices de « vipassana ».

**Anapana sati** signifie porter son attention sur la respiration (inspiration et expiration, fixer son attention sur la sensation de l'air qui pénètre ou qui sort du nez ou du ventre qui se gonfle et se dégonfle. On peut l'utiliser soit pour être le point d'accroche pour les exercices qui visent à rendre l'esprit serein, pacifié - il peut alors atteindre le niveau « Jhana », soit comme exercice « vipassana » qui a la connaissance (panna) comme base de l'examen de cette sensation qui apparaît et disparaît. Vu sous cet angle, il permet d'atteindre la vérité ultime de son propre « moi ». Porter son attention sur sa respiration, quand cet exercice est pratiqué comme moyen de faire naître une perception claire que tout ce qui est composé est impermanent, sujet à la souffrance et « non moi », se combine avec les quatre fondements de la présence d'esprit « satipatthana ».

#### 2.4.4 Les quatre Brahmavihara - «les quatre habitations (les quatre principes) sublimes» (19)

La bienveillance, la bonté toute d'amour (metta), la compassion (karuna), la joie de voir les autres réussir (mudita) et l'impartialité (upekkha), sont le Dharma, « la loi parfaite chevill  e au cœur », « la loi enracinée dans le cœur de ceux qui ont de grandes vertus ». On pense que agir habituellement de cette manière est la manière normale d'agir des divinités. (vihara, c'est l'habitation) - on utilise le langage anthropomorphique quand on traduit « dharmadhitan » par «le cœur /esprit parfait » c'est-à-dire quand on fait référence à ceux qui ont de grandes qualités - . Cela veut dire que lorsque l'on agit de cette façon, on a une vie parfaite de niveau égal à celle des divinités. Supposons que les divinités possèdent ces quatre qualités parfaites continuellement, sans en jamais manquer.

De la même façon, celui qui les met en pratique doit aussi les avoir toujours présentes à l'esprit, dans le cœur. On pense alors qu'il est une divinité qui se trouve au milieu de ses frères les hommes et qu'il a le cœur/esprit rempli de ces « quatre choses », de ces quatre principes de perfection tout le temps, c'est-à-dire qu'il imite les divinités, dispense sa bienveillance et la compassion continuellement envers « tous les vivants » sans discrimination, sans limites, jusqu'au bout, sans calculer, sans qu'on puisse l'évaluer; on dit alors qu'il se trouve dans un état illimité « appamanna » ( alpha privatif + calculer).

« **Appama   à a** » est Dharma: distribuer, donner sans compter, se réfère à la bienveillance, à la compassion, à la joie de voir le succès de autres et à l'impartialité -c'est-à-dire aux quatre   tats illimités -. Tous les hommes et tous les animaux en bénéficient de façon large, continue et sans limites.

« **Metta** » : répandre la bienveillance signifie se faire un esprit /cœur qui désire le bien, rechercher que les autres soient heureux, rechercher que tous les vivants qui, tous, partagent la même souffrance (dukkha), naissent, vieillissent, ressentent la douleur et meurent, soient heureux. Ne nous maltraitons plus les uns les autres. Soyons heureux !!!

*(19) Vihara signifie demeure. Il existe trois demeures, la céleste (dibba), la spirituelle (bhrama vihara) et la noble (ariya).*

*Bhrama :   tres d'un monde libéré de tous désirs provenant des sens ou de la chair. Ils appartiennent à un monde spirituel. Le sens est diff  rent du sens qu'il a dans l'hindouisme.*

*Dans le bouddhisme on appelle « bhrama », les vivants de notre monde qui ont pour règle de vie la bienveillance (metta), la compassion (karuna), ceux qui sont heureux de la réussite des autres, joie altruiste (mudita) et qui considèrent de la même manière ce qui leur arrive et ce qui arrive aux autres (upekkha) (Dictionnaire Matichon). En un mot, il s'agit de ceux qui vivent une vie remplie de bonté toute d'amour, l'esprit exempt de haine et de malveillance.*

Ceux qui toujours pratiquent la bienveillance, au point que leur esprit est bien ancré dans la bienveillance, qui ont la bienveillance comme qualité bien chevillée au cœur, répandent la bienveillance d'abondance de cœur, répandent la bienveillance comme manière d'être habituelle et permanente de leur cœur. On n'arrive pas à le réaliser tout le temps, puis on se reprend et on y arrive de nouveau dès que le cœur est libéré des autres obligations.

La pratique de la bienveillance est ce que l'on suggère aux bonzes comme exercice spirituel, spécialement quand ils marchent pour mendier leur nourriture quotidienne; répandre sa bienveillance sur et au profit des gens toujours et de cette manière, on l'appelle « prod satta » : secourir, aider les vivants.

La bienveillance du cœur est la réalisation plénière de la première règle de comportement - ne pas maltraiter les créatures, les vivants - de façon directe et des autres règles qui touchent à l'intentionnalité de façon indirecte. On devrait encore également ajouter que le renoncement à ses intérêts, la recherche du bien des autres, la générosité, aident à construire la paix dans la société.

« **Karuna** » signifie compatir, penser que l'on peut aider les autres à échapper à la souffrance. Quand on voit que les autres souffrent, on pense rechercher un moyen pour les aider.

« **Mudita** » signifie participer à la joie des autres quand ils ont réussi, quand ils ont atteint le but qu'ils s'étaient fixés.

« **Upekkha** » signifie impartial, poser son cœur au milieu, ni se réjouir, ni se plaindre. « Upekkha », c'est la réalisation de la « demeure des dieux » dans le sens où le bonheur ou la souffrance, que ce soit le nôtre ou celui des autres, soit considéré comme ayant la même importance; que l'on s'en réjouisse ou qu'on le déplore, on ne fait pas de distinction entre ce qui nous arrive et ce qui arrive aux autres.

#### **2.4.5. « Satipatthana » : Fondements de l'attention.**

Les quatre « satipatthana » sont les fondements de l'attention. Ils fixent l'attention dans l'examen de toutes choses. « Que l'on voie et connaisse les choses comme elles sont » et l'on a l'attention qui contrôle toutes choses et tout ce qui arrive sans présumer de ce qu'ils sont, sans être sous la domination de tel ou tel sentiment ou humeur qui font que la vue est biaisée, est faussée par l'arbitraire des passions. Les choses concernées ici se divisent en quatre groupes: le corps, la sensation, la conscience et les objets de l'esprit.

Il s'agit d'un élargissement de ce que l'on a déjà rencontré ci-dessus, par exemple, « anapana sati » : faire porter son attention sur la respiration, on le rencontre de nouveau ici dans le groupe concernant le corps. On examinera son corps et tout ce qui le concerne de nouveau à partir de la sensation (connaissance à partir des sens: l'œil, l'oreille, etc.) ou de la pensée et de toutes les conditions de l'esprit, de ce qui arrive ou à partir de toutes autres choses.

En résumé, l'attention et la connaissance (pañ ñ a) vont de pair et sont les choses les plus importantes dans la pratique des bouddhistes.

### **3 - Principes fondamentaux et caractéristiques de l'agir, de la pratique, dans les deux religions**

#### **3.1. La pratique du fondateur.**

Comme nous l'avons déjà dit, le christianisme est la religion de l'amour-fidélité, de la « Bhakti », de l'amour envers Dieu. La pratique doit donc avoir l'amour comme fondement ou comme caractéristique habituelle. Cette « bhakti » pourrait jouer dans la pratique chrétienne le même rôle que la «pañ ñ a » dans la pratique des bouddhistes.

Ce que l'on vient de dire ne signifie pas que dans la religion chrétienne, il n'y ait pas de

«pañ ñ a». Comment d'ailleurs une religion où n'existe pas de sagesse, de «pañ ñ a», pourrait-elle être une religion? De ce fait, dans la religion chrétienne la « pañ ñ a » doit exister, mais ce doit être une sagesse, une «pañ ñ a » qui doit s'associer avec l'amour- fidélité ou « bhakti ».

«Pañ ñ a » dans la religion bouddhiste doit être «pañ ñ a » pure, vérité absolue de toutes choses qui doit se trouver en toutes choses, que ce soit dans la nature pure de tout ce qui existe, comme en nous-mêmes, qui en faisons partie. Dans le langage religieux, toutes les choses, sont appelées « tous les dharmas ». La vérité ultime de toute chose que l'on doit trouver au plus intime de toutes choses ou au plus intime de nous-mêmes, autrement dit dans notre cœur et notre corps c'est « Dhammacakkhu », « l'Oeil de la Vérité, de la Sagesse », l'œil de la connaissance la plus élevée qui est capable de voir « Dhamma » au-delà des apparences de toutes choses pour aller jusqu'à en toucher, en palper la réalité effective.

Il est généralement admis dans les religions que cet « Œil », qui est l'état originel des choses, devrait se trouver en tout homme. Mais en fait, très peu de gens voient clair tout le temps parce qu'il y a des choses qui viennent obscurcir cet œil. Celui qui a un esprit transparent devrait « tratsaru », voir et connaître la réalité des choses qui existent selon leur vérité, selon ce qu'elles sont. Celui « qui a vu et perçu » perçoit clairement la relativité de toutes choses (y compris de nous-mêmes) et a saisi clairement la loi qui les régit: la loi du « sankhara ». Tout ce qui est composé a la composition comme état normal parce qu'ils proviennent les uns des autres; c'est ainsi que dans l'homme, qui est conscient et responsable et se concentre pour faire ce qu'il fait, la loi de la composition réciproque prend la forme de la loi de « kamma » -action -. Celui qui « a vu et perçu » la vérité ultime de toutes choses a vu clairement, a perçu, a compris l'état « composé » (sankhata) de tout ce qui est composé. Et dans un même mouvement il a perçu clairement la configuration, la modalité d'être débarrassé, libéré du fait d'être « composé ». Il a compris, saisi, que la condition ultime de tout ce qui est « composé » est d'être « asankhata », - (alpha privatif + sankhata) non composé - auquel on peut sans doute appliquer le nom de « Nibbana ». Celui qui a compris la condition de « composé » (sankhata) de toutes choses et qui a, dans le même temps, compris la condition d'être débarrassé (la libération) de « sankhata », c'est-à-dire « asankhata », (non- composé), quand il examine les actions, les actes des hommes, il voit que ces actes sont « sankhata » (composés) parce qu'ils ont comme éléments constitutifs les passions (kilesa). Finalement cela veut dire que ces actes sont complètement constitués, pleins de « soi », de « atta ». Dans le même temps, celui qui « a vu et perçu » clairement le chemin du salut, la manière de faire toutes choses, que ce soit par l'intermédiaire de l'esprit, de la parole ou du corps, pour qu'elles ne soient pas constituées de cette façon, c'est de fixer son attention, de se concentrer: ne plus permettre que l'attachement au « moi » vienne interférer dans ou vienne faire partie de son agir.

On doit bien comprendre que cette «illumination ou éveil » (tratsaru), est une prise de conscience spirituelle, une perspicacité, à partir de son expérience. Cette « illumination » surpasse le fait de penser, de réfléchir, d'imaginer, selon les lois de la causalité, ou de déduire selon les lois de la logique. Il peut arriver que certains se trompent à ce propos. Les occidentaux ont l'habitude de supposer que la religion bouddhiste doit être une philosophie. Les bouddhistes rejettent aussitôt cette supposition et affirment que la religion bouddhiste est une science. Lorsque les occidentaux entendent cette affirmation, ils comprennent encore moins. Quand l'on dit que le bouddhisme suit le modèle de la science, cela veut dire que c'est une expérience: on cherche, on trouve à partir de l'expérimentation. Si on a besoin de preuves on les trouve de cette manière (en expérimentant) et non à partir de la réflexion ou de l'étude qui sont des enseignements. Il faut expérimenter pour que l'on puisse espérer arriver à la réalisation parfaite de la vérité (pativeda). - voir les choses exactement comme elles sont-.

Quand on a compris « tratsaru », l'illumination, de cette manière, cela correspond exactement à « Dhamma », à la vérité ultime, aux lois originelles pures et déjà préexistantes de toutes les choses.

Bouddha est celui qui les a découvertes, il ne les a pas inventées pour qu'elles existent. On peut donc présumer que lorsque Bouddha a « vu et perçu » « Dhamma », c'est comme si c'était une révélation, dans l'intelligence pure, du Bouddha. Ce « dhamma » qu'il « a vu et perçu » il en a fait son enseignement; il s'agit de ses paroles, de la diffusion par la parole de ces paroles que ses disciples se sont rappelées, ont diffusées et mises par écrit et que l'on a conservées jusqu'à maintenant.

Bouddha est l'origine de la codification et de la synthèse du « Dhamma » qui sont diffusés auprès des hommes. Le « Dhamma », d'habitude, se développe progressivement pour s'épanouir chez ceux qui ont écouté son enseignement, ont pratiqué les « trois Sikkha », les trois types d'exercices, ont suivi la Voie (magga) et ont rejoint le monde, l'état de nobles disciples ou « ariya jon » (ceux qui sont déjà entrés dans le courant) (cf. dictionnaire de Phra Rajavoramuni).

Le fait « d'avoir et perçu » le Dhamma, puis de le révéler aux habitants du monde comme son Enseignement est un trésor, un bien qui appartient à Bouddha au point que « Phra Dhamma Kaya » - Corps du Bouddha - Dhamma fait chair, est l'un des noms donnés à Bouddha. Les fondateurs des autres religions doivent également avoir quelque chose d'approchant de ce bien, de ce trésor. Beaucoup de gens ont adopté l'enseignement de tous ces fondateurs comme lois d'agir de leur vie. Les religions en général acceptent, à l'instar de ceux qui ont une longue expérience semblable à celle de l'église, qu'il a dû y avoir quelqu'un qui s'est manifesté. La plupart des gens ordinaires ont quelque chose qui fait obstacle, qui voile leur esprit. Il est donc nécessaire qu'ils reçoivent d'un fondateur l'enseignement qui a été dispensé par le premier groupe de disciples puis par ceux qui leur ont succédé jusqu'à ce qu'ils aient l'occasion eux aussi de l'entendre.

Ce que l'on vient de dire montre comment la pratique du fondateur et la pratique des adeptes à la suite du fondateur, sont soit identiques soit différentes, et comment se fait la transmission et la relation.

Relativement à cette question, on peut voir que le bouddhisme et le christianisme ainsi que d'autres religions, ont beaucoup de points en commun. Ce qui diffère dépend du, ou a à voir avec le point de vue de la religion qui « vénère Dieu ». Elle affirme que Dieu a créé toutes choses. Dieu est le détenteur de la vérité ultime ; de plus, c'est Lui qui a révélé cette vérité pour qu'elle soit connue et proclamée à son peuple, ainsi que les règles de conduites qu'il a fixées et prescrites. Son peuple doit donc les tenir pour « paroles de Dieu ».

Les chrétiens affirment que Jésus Christ est fils de Dieu. Quand on regarde Jésus du point de vue de son humanité - et il est vraiment homme - on peut affirmer que Jésus est un prophète plus grand que tous les prophètes qui sont apparus avant lui. On devrait donc comprendre son caractère de fondateur à partir du modèle du prophète. Cela suffit ici.

### **3.2. La force de la pratique de la foi avec « Panna et Bhakdi »: Sagesse et amour-fidélité**

L'attention « sati » et la sagesse «pañ ñ a » sont de la plus haute importance pour la pratique. Elles se trouvent toutes deux dans le groupe des « cinq forces ou pouvoirs » (bala). Il s'agit de la foi, de l'énergie (avoir de la persévérance), de la présence d'esprit (l'attention), de la concentration et de la connaissance. Ces cinq éléments sont « une force qui vient renforcer la Noble Voie ». Ils vont par paires, par exemple la foi et l'intelligence (connaissance) s'équilibrent. Si l'élément « foi » est trop important, on risque de tomber facilement dans l'égarement. Si la foi n'est pas suffisante et la connaissance trop brillante, on risque de s'en tenir au domaine mondain. Il en va de même pour le couple persévérance- concentration: avec trop de persévérance, on se perd en rêveries; pas assez de concentration mène à la paresse.

«Sati » (attention, présence d'esprit) veut dire « on peut se souvenir, penser sans être distrait, contrôler son cœur avec son esprit et se contrôler avec les choses qui lui sont relatives. C'est un «

dhamma » une chose qui aide beaucoup.

Les « quatre iddhipada » sont des instruments pour obtenir la réussite. Ils désignent les 4 qualités suivantes : pañ ñ a « chanda » (se concentrer sur l'intention), « viriya » (se concentrer avec énergie, persévérer, « citta » (concentration de la conscience) et « vimamsa » : tester, faire des essais.

Saddha, c'est « croire en ce que l'on devrait croire », c'est à dire « foi qui est fondée sur des raisons et des faits ». La foi consiste à tenir fermement à la vérité, au bien, à ce qui est bon et à faire le bien; elle ne se laisse pas prendre par les apparences extérieures. Il a toujours été soutenu que les bouddhistes doivent croire en quatre choses: croire au « kamma », faire ce que l'on fait avec l'intention de le faire; « vipaka », croire que ce que l'on a fait produit un fruit, a des conséquences; croire que chaque vivant a un « kamma » qui lui est propre, (celui qui fait le bien, récolte le bien; celui qui fait le mal récolte le mal) et enfin croire à la connaissance - sagesse du Bouddha ( celui qui a vu et perçu)- et dans les « tipitaka » , les « Trois Corbeilles. ». Quant a la discipline de la communauté des bonzes et les règles qu'ils doivent observer - il y en a des milliers -, ils sont contenus dans les « anguttaranikaya » : collections de discours rangés selon un ordre numérique.

#### 4 .1. La pratique au cours de l'histoire

L'histoire de la religion chrétienne n'est pas semblable à celle du bouddhisme. Dans les pays où la religion chrétienne s'est implantée, elle n'a pas trouvé d'arrière-plan culturel ou religieux semblable à celui que le bouddhisme a trouvé dans le sous-continent indien. Et ceci bien que l'influence de la culture indienne se soit étendue aux pays qui se trouvaient à l'ouest de l'Asie (par rapport à l'Inde), mais ce fut seulement après le commencement de l'ère chrétienne. Jésus Christ s'est déplacé, était un prédicateur itinérant. Tout comme Bouddha, il avait des disciples qui l'accompagnaient. Il a choisi douze personnes pour être des disciples qui vivaient constamment avec lui. Mais Jésus ne les a pas constitués en « Communauté de religieux » comme l'a fait Bouddha.

**Remarque:** On achoppe déjà sur le problème du choix des mots thaï pour traduire l'enseignement des chrétiens: selon le sens étymologique, « sangha » veut dire « groupe ». Un seul « bhikkhu » (bonze), un seul religieux n'est pas « sangha ». Il faut au moins quatre bonzes pour qu'on puisse les appeler « sangha ». Mais le langage populaire utilise le mot « sangha » pour traduire « bhikkhu » religieux, bonze.

Au temps de Jésus ceux qui ont décrit son activité, ont compris Jésus à partir du modèle de « celui qui fait des sacrifices. » Ils ont appliqué à Jésus le mot utilisé pour nommer celui qui offrait les sacrifices dans la religion d'Israël. Puis ils l'ont appliqué à ceux qui remplissent cette fonction à sa place dans la religion chrétienne. Ce mot correspond exactement au mot « purohit » (brahmane) dans le langage religieux de l'Inde.

Jésus n'a fixé aucune règle de vie pour ses apôtres en dehors des « commandements de Dieu » qui étaient en usage dans le peuple d'Israël depuis le temps du prophète Moïse.

Quand quelqu'un (chef de famille ou laïc) décide de quitter la vie séculière, de quitter le monde, pour se retirer dans un endroit tranquille, dans une cabane ou une grotte située dans un endroit isolé ou dans le désert, qu'il soit seul ou avec quelques compagnons, à ce moment-là, il ne pense pas qu'il ait besoin de quoi que ce soit comme règle ou discipline en dehors des divers conseils de Jésus contenus dans les Évangiles; c'est-à-dire qu'il prend « l'Évangile », la vie évangélique, comme discipline de vie.

La vie selon« l'Évangile» est un style de vie parfaite que l'on peut adopter et vivre de tout son cœur, sans hésiter, pour atteindre la perfection. Celui qui ressent le besoin d'ajouter quelques exercices spéciaux,- qu'on les appelle « dire l'office » (vatta) ou « pratiquer l'ascèse » (vat) : pratiques



ascétiques - il le peut. Alors, normalement, il quitte le monde pour les pratiquer (on peut le comparer avec «khao phansa », le carême des bonzes); il doit alors choisir « quelqu'un de grand âge qui a de l'expérience à qui il lui ouvrira son cœur. Celui-ci lui dispensera alors des conseils ». On l'appelle « avuso » ou « bhante » qui a le même sens que « therā » ancien, « starets ».

Vers le quatrième siècle, (vers l'an 1000 de l'ère bouddhique), beaucoup d'ascètes adoptèrent ce style de vie dans le désert, en Égypte, en Palestine et en Syrie. La plupart vivaient seuls, à l'écart. Mais ils avaient parfois l'occasion de rencontrer d'autres personnes qui avaient adopté le même style de vie. Par la suite, quelques « anciens » parmi eux ont pensé organiser ceux qui vivaient dans une même contrée pour qu'ils aient l'occasion de se rassembler dans une résidence bâtie en son centre. Ils pratiquaient leurs exercices ensemble le dimanche, en fait, dans la nuit du samedi au dimanche. Dans la suite, ils furent nombreux à se rassembler ainsi pour des raisons de commodité dans la pratique de leurs exercices d'ascèse. Ils fondèrent des ermitages. Un « ancien », quelqu'un qui avait beaucoup d'expérience, en devenait le supérieur.

Quand il y a beaucoup de gens qui vivent ensemble, il est nécessaire d'établir une règle pour que tous vivent dans l'ordre et l'harmonie. Plus tard, certains « anciens » renommés eurent de nombreux ascètes qui demandèrent à devenir leurs disciples. Certaines résidences se développèrent au point qu'il devint nécessaire d'ouvrir des annexes ailleurs. C'est ainsi que sont apparus des groupes qui ont composé des règles de discipline qui étaient spécifiques à leurs communautés. Il n'y avait pas de règle unique pour toutes les communautés. Mais il existait une loi qui prescrivait que tous ces divers règlements devaient recevoir l'approbation de la part des plus hautes autorités religieuses.

#### **4.2. Religieux (« nak buat » (en thaï) -et pratiquants**

Si quelqu'un décidait d'abandonner la vie ordinaire dans le monde, c'est-à-dire d'abandonner la vie « de chef de famille », la coutume voulait que celui qui se présentait, devait trouver un « ancien » qui acceptait de le recevoir comme disciple. Il devait demeurer près de lui pour recevoir un enseignement adéquat . Si « l'ancien » acceptait, le volontaire allait vivre à l'écart pour qu'il puisse pratiquer tout seul. C'était comme une indication qui garantissait que ce volontaire avait déjà abandonné le monde, qu'il était re-né à cette vie d'un genre nouveau. On lui remettait un objet symbolique: par exemple, en Égypte, on remettait une fourrure de chèvre pour se protéger du froid. Dans certains endroits on leur coupait aussi les cheveux.

Que l'on touche au sujet des « religieux » ici, c'est parce que, quelque soit la religion, le religieux ou « nak buat » doit être un pratiquant. Quitter pour se faire ordonner ne peut avoir d'autre sens que celui de tout quitter pour aller pratiquer l'ascèse autant que faire se peut. A ce sujet, dans toutes les religions, celui qui se fait ordonné doit être un exemple de la pratique de la religion. Il doit être également capable d'aider par ses suggestions les fidèles ordinaires dans l'exercice de la pratique. Dans le bouddhisme, il y a l'étude et la pratique. Il existe de nombreuses collections d'exercices aussi détaillées que possible que l'on peut utiliser pour s'y exercer. Ils contribuent au succès des bonzes écrivains et des autres bonzes tel Phuta Khosachan et de nombreux autres maîtres.

Les différentes clauses qui sont prescrites dans la discipline, dans le règlement, le sont à l'usage de ceux qui veulent les mettre en pratique. Dans tout ce que l'on fait, il s'agit de s'exercer à le faire toujours avec attention. On ne doit pas se laisser aller à faire ce que l'on fait par habitude, sans s'en rendre compte. Quand on a conscience de l'importance de l'attention et du progrès spirituel, on ne consentira pas à se laisser aller à accomplir ces activités selon son destin, c'est-à-dire selon le bien et le mal que l'on a fait dans le passé. Les activités quotidiennes que l'on doit faire, on doit les utiliser comme exercice d'attention de son esprit. Cette question n'est pas facilement admise par les occidentaux. Ils ont l'habitude de demander à quoi servent tous ces règlements minutieux, qui agacent,

qui font perdre du temps, qui favorisent le développement du formalisme. A l'opposé, quand ils lisent les règles de discipline des communautés religieuses occidentales, les maîtres de la pratique dans le bouddhisme s'étonnent de ne pas trouver ce qu'ils ont l'habitude de rencontrer dans leurs règles de discipline.

#### **4.3. La pratique de ceux qui sont disciples de Jésus Christ.**

« Savaka », disciple, littéralement veut dire « l'auditeur, celui qui écoute l'enseignement du maître ». C'est l'équivalent du mot « sit », disciple, « celui qui s'entraîne ». « Savaka », celui qui écoute, ne traduit pas le mot « apôtre » qui est « celui qui est envoyé ». Ceux qui allaient pratiquer dans le désert avaient pour but de vivre selon le mode de vie des disciples (savaka), c'est-à-dire, de ceux qui vivaient avec Jésus, l'accompagnaient et suivaient son exemple, comme on peut le lire dans les Évangiles.

Les disciples avaient remarqué que Jésus, au lieu d'aller dormir comme ses compagnons, sortait pour prier (« bhavana » au sens chrétien), la nuit, dans des endroits calmes et retirés. Parfois il priait toute la nuit. Ses disciples lui ont alors demandé de leur enseigner comment il fallait prier. La réponse de Jésus est consignée dans les « Évangiles ».

Les chrétiens l'ont conservée comme parole que l'on considère comme formule de prière. En réalité, ce texte expose la façon dont les disciples doivent se comporter avec Dieu en suivant l'exemple de Jésus. C'est-à-dire qu'ils se comportent en fils avec leur père, qu'ils osent appeler Dieu: « Père »... Et pas « Mon Père à moi seul », séparé des autres hommes, mais « Notre Père à tous ».

Il existe des preuves qui montrent que les « ascètes » dans le désert pratiquaient le « Notre Père ». Les chrétiens actuels, quand ils entendent parler de cette façon, pourraient comprendre que ces pratiquants le récitaient de manière répétitive, à la manière des « mantras » (ou comme on récite le chapelet...) C'est possible, mais ici, « pratiquer le Notre Père » a un autre sens. Il s'agit de diriger son attention pour qu'elle se fixe sur le Père: « Nous tous, réunis ici, sommes fils du Père », au point que cela devienne «réel » au plus profond de nous-mêmes... et ensuite de vivre en fonction de cette réalité. « Notre Père », il ne s'agit pas d'en examiner le sens des différentes phrases en les méditant de façon cérébrale. Il s'agit au contraire de faire coïncider ce que l'on est avec le sens contenu dans ces mots, pour qu'il le devienne vraiment: que notre manière de vivre corresponde avec ce que ces mots signifient; que ce que ces mots veulent dire, se transforme en réalité au plus profond de notre vie. Une telle pratique, il est juste de la considérer comme un « exercice » car elle fait progresser vraiment sur le plan spirituel. Il s'agit d'un exercice, c'est-à-dire que nous devons l'accomplir vraiment pour que cela devienne réalité dans notre vie.

«Prier» (bhavana) la Parole de Dieu et la parole de Jésus Christ de cette manière, c'est vraiment pratiquer un exercice; c'est vivre sa vie sans rechercher un quelconque résultat, ou un avantage personnel. « On le fait gratuitement » pourrait-on dire. « Le faire » trouve sa propre raison d'être en lui-même. Il ne faut pas espérer en tirer quelque profit ou résultat, qui serait autre que celui de le faire. Il ne faut pas être esclave, sous la dépendance des fruits de son action. Ne pas permettre que le fruit appartienne au « soi » de celui qui pratique, car on se trouverait encore dans la voie mondaine (lokiya magga). Par conséquent, « laisser tomber » le résultat (c'est-à-dire « laisser tomber » le « soi »), c'est cela la manière juste de procéder. « Bhavana » c'est un exercice gratuit (faire pour faire) et non un exercice que l'on pratique en vue d'obtenir quelque chose; l'esprit est alors vraiment complètement libre, libéré. Vivre à la manière du monde est très bon pour le monde. Quant à la foi (saddha), c'est ce qui dynamise la pratique: «pañ ñ a et bhakdi », la sagesse et l'amour travaillent en synergie.

#### 4.4. Pratiquer les trois niveaux de l'exercice « bhavana »

Aux environs du quatrième siècle de l'ère chrétienne, vers l'an 1000 de l'ère bouddhique, un intellectuel venu d'ailleurs, vint étudier la pratique de méditation dans le désert de l'Égypte. Ceux qui pratiquaient ces exercices (bhavana) ne s'étaient guère intéressés à systématiser en doctrine ce qu'ils faisaient. Ils avaient seulement de l'expérience dans la manière de pratiquer intégralement la voie de l'évangile; et ce sous la direction « d'anciens » qui leur servaient de conseillers.

Cet intellectuel, nouveau venu, connaissait le vocabulaire des philosophes grecs. Il voulait systématiser les différentes pratiques pour en faciliter l'étude. Il avait pensé diviser les exercices, la pratique, en trois parties que l'on pourrait comparer avec le « triple entraînement » (trisikkha). Cependant, il y a beaucoup de choses qui sont différentes car il s'agit de pratiques qui sont fondées sur la « bhakti », sur l'amour.

**Premier degré:** l'abandon des passions (kilesa). Abandonner les passions pour trouver la paix de l'esprit. (Cependant, ces exercices pour développer la tranquillisation du cœur (samatha bhavana) n'existent pas ici.)

-Les deuxième et troisième degrés sont du type « vipassana » (qui dépasse la sphère mondaine) et sont divisés en deux étapes, étapes qui dépendent de l'objet qui sert de point d'accroche, de point de départ à ces exercices.

-Dans la deuxième étape, on se concentre son attention avec l'aide de l'intelligence pour examiner toutes les choses et percevoir que tout est inconsistant (anicca) ; on voit aussi que la consistance, la stabilité (nicca) est la réalité ultime de toutes choses. C'est comme si l'on pouvait atteindre Dieu à travers et au delà de l'ombre de toutes choses, et non par les conclusions du raisonnement.

-Dans la troisième étape, «pañ ñ a » sous l'impulsion de l'amour, de la bhakti, rejette et dépasse toutes les choses pour voir et atteindre directement (il n'y a plus rien qui serve de médiation) que la permanence ou la consistance (nicca) est l'absolu, la caractéristique ultime de toute chose - c'est comme si on avait accès à Dieu directement-.

**Au deuxième degré,** l'intelligence se sert des choses comme intermédiaires, - comme échelle, pourrait-on dire-.

**Au troisième degré,** on arrive au but instantanément, il n'est pas nécessaire de monter par l'échelle.

Ceux qui sont cultivés estiment que cet intellectuel, Evagre, explique la pratique de la prière à partir des principes de la philosophie de Platon.

En résumé, le premier degré consiste dans le rejet des passions (kilesa), on est libéré des difficultés, de la dispersion de l'esprit dans les choses grossières.

Dans le deuxième degré, l'esprit s'exerce à se libérer de la dispersion de toutes les pensées qui viennent nous troubler dans la fixation de son attention uniquement sur Dieu.

Dans le troisième degré, on a l'esprit expurgé, purifié de tout, c'est comme si on avait atteint le stade « uppekkha » de stabilisation en Dieu. On atteint finalement le stade de la paix. Celui qui a suggéré de diviser la voie, ou la pratique des exercices, de cette façon, en étapes, savait très bien que cette division est plutôt théorique. Dans la vie des hommes, l'esprit va, progresse et régresse au gré des diverses situations. Une telle division de la pratique des exercices (sikkha) est utile; à chacun d'en faire une adaptation qui soit adéquate à sa propre personne et à celle des autres.

#### 4.5. La Prière au saint nom de Jésus.

A la même époque et parmi ceux qui s'adonnaient aux exercices d'ascèse dans le désert, est apparue une manière de prier qui a adopté le saint nom de Jésus comme point de fixation (fixer son esprit, sa pensée (borikam bhavana) - comme, par exemple, le font les bouddhistes quand ils fixent leur attention sur ce que Bouddha a fait pour les hommes, ou pensent à tout ce que l'on doit au «

Dhamma » ou à la communauté des bonzes et le ressassent continuellement dans leur cœur-.

Un « ancien » avait un disciple qui, un jour, lui pose la question: « Comment devrions-nous prier? L'ancien lui répondit « Lève les mains en disant: Dieu, viens à mon secours. ». Cette suggestion, à la fois courte et toute simple, ses disciples l'ont conservée précieusement et l'ont conseillée à d'autres. C'est un exemple qui se comprend facilement et qui a l'avantage de faire entrer en jeu le corps, la parole ainsi que l'esprit. Quant à la manière de la pratiquer, elle dépend de l'esprit.

Plus tard, il a existé un ermitage important au le pied de la montagne de Moïse dans le désert du Sinaï. Dans cet ermitage, il y avait un maître qui divulguait cette méthode par la répétition ou le ressassement au point que cette méthode était devenue la méthode la plus populaire chez les chrétiens de cet endroit. Ils pratiquaient cette méthode comme suit: Prendre le nom de Jésus seul - ou y ajouter quelques mots- et le répéter au rythme de sa respiration (soit comme exercice basé sur l'inspiration et l'expiration, soit comme point de fixation de l'esprit ou soit comme « namjapa » des hindous; « japa » signifie dire de manière répétitive.)

Cette méthode ne s'applique pas à la respiration uniquement. Lorsque l'on marche ou travaille, on peut utiliser le chapelet. C'est une manière de mobiliser son corps et son cœur qui aide à concentrer son attention, à ne pas être distrait. Et quand on est distrait, cette méthode aide à se concentrer de nouveau.

Le sens, de l'exercice est de répéter, d'ancrer le nom de Jésus dans l'esprit au rythme du cœur ou de la respiration dans le but de tenir l'attention éveillée. Quand on a compris l'importance de l'attention (de ne pas être distrait) dans les exercices spirituels, on saisit de suite les avantages qui naissent d'une telle méthode.

Tout ce qu'on a réuni dans ces quelques pages, sont des éléments rencontrés dans l'histoire de ce que l'on appelle la première génération de ceux qui vivaient leur christianisme.

Jésus lui-même n'a pas enseigné de méthode de méditation ou suggéré des exercices pour renoncer à ses passions, ni pour exercer son cœur à la paix pour renforcer ou tonifier la sagesse, «pañ ñ a ». Il s'est tout simplement désintéressé de cet aspect pour que ses disciples aillent les emprunter aux cultures et religions qui existent de part le monde. Le christianisme n'a pas de méthode ou d'entraînement mental ou de méditation qui lui soit propre. L'essentiel se trouve dans le cœur plutôt que dans l'adoption de telle ou telle méthode pourvu que celle-ci ne soit pas préjudiciable à celui qui l'adopte.

Le but de Jésus est exactement le même que celui des prophètes de Dieu qui sont apparus avant lui, c'est à dire enseigner que la vraie religion est « dans l'esprit/cœur et dans la vérité ». C'est une religion du « cœur disponible » à Dieu et aux hommes. Heureux ceux « qui ont un cœur de pauvre ». Ce sont eux qui pourront comprendre le plus facilement la religion du « cœur disponible » (vang), c'est-à-dire du cœur pauvre ou « vidé » (vang) de son propre « soi ». Ils auront le cœur disponible pour accueillir toutes choses, Dieu et leurs frères, les hommes, ensemble.

## **4.6. La pratique de la religion.**

### **4.6.1. La pratique de la religion qui est commune à tous les chrétiens**

Pratiquer la religion n'a pas le même sens pour les chrétiens et pour les bouddhistes. Pour les bouddhistes, pratiquer la religion veut dire pratique de la méditation et de la concentration en vue d'avoir un cœur pacifié, paisible ( samathi), pour se préparer à voir les choses, la réalité, comme elles sont (vipassana). Quant aux chrétiens, pratiquer sa religion consiste avant tout à respecter les préceptes de la religion, c'est-à-dire les rites liturgiques prescrits que tous doivent célébrer ou recevoir. Pour être en communion avec l'église, il faut accepter ce que l'église prescrit. Ces choses sont au

cœur de la pratique telle que la comprennent les catholiques. Il s'agit de ce qu'on appelle «sacrements» que les chrétiens doivent s'appliquer à recevoir selon les règles fixées par la religion.

Les chrétiens ont gardé jusqu'à présent les dix commandements de ce Dieu. C'est un héritage qui vient du peuple d'Israël. Jésus n'est pas venu supprimer les commandements reçus dès l'origine. Il a demandé de les mettre en pratique selon leur sens réel, vrai: les vivre « en esprit et vérité ». Ceci doit être la caractéristique universelle, générale de la pratique religieuse. Cela veut dire pratiquer selon le sens de « sila » dans le bouddhisme. : s'abstenir de commettre le mal que ce soit par l'intermédiaire de son corps, de sa parole ou de son cœur : « se faire un cœur pur ». Pour que l'on puisse y arriver, Jésus a résumé les dix commandements en deux: « Aimer Dieu plus que toutes choses et aimer tous les hommes comme soi-même ». Quand on vit de cette manière, on atteint, on réalise le visée ultime des commandements de Dieu: aimer jusqu'au bout. « Aimer », dans ce cas, signifie « servir » et Dieu et les hommes simultanément, en suivant l'exemple que nous a donné Jésus lui-même. On pénètre ainsi au cœur de l'Evangile : avoir un « cœur de pauvre », un cœur libéré de son attachement à son « soi » et à ses intérêts.

#### **4.6.2. La pratique des Pasteurs (Le rôle de ceux que les chrétiens appellent « prêtre » ou « Père »)**

Comme on a l'habitude d'oublier facilement, il est nécessaire de fixer quelques pratiques pour aider à se concentrer, prendre conscience de ce que l'on fait. Il faut qu'il y ait des personnes qui aident à la formation, qui suggèrent des pratiques. La fonction de « servir » le peuple de Dieu de cette manière revient à ceux qui sont en charge des chrétiens. Ils se succèdent dans cette charge à la suite des douze personnes que Jésus avait choisies. Ils ont pour fonction d'inviter les chrétiens à se réunir pour entendre la lecture de la bible, les aider à comprendre les Écritures et à célébrer les différents rites. Ceux qui sont en charge remplissent leur tâche selon l'exemple ou à la manière des prophètes de Dieu et du « Bon Pasteur » (celui qui prend soin), nom que Jésus s'est attribué à lui-même.

A l'origine ceux qui assumaient le service du peuple dans cette fonction de service n'étaient régis par aucune discipline spéciale autre que celle commune à tous les chrétiens. Dans la suite, il leur fut demandé, à l'exemple de Jésus, qu'ils consacrent volontairement leur vie au service du peuple de Dieu en renonçant à la vie de famille et en observant la chasteté toute leur vie. C'est ainsi que ceux qui sont en charge, c'est-à-dire les prêtres catholiques, sont considérés comme étant l'équivalent de ceux qui ont reçu l'ordination du bouddhisme. Mais contrairement à ce qui se passe dans le bouddhisme, il ne leur est pas imposé d'obligations (sila) personnelles autres que celles- là. Comme ils ont reçu une formation et sont passés par une probation pendant une période suffisamment longue avant de recevoir l'ordination, on estime qu'ils sont mûrs et capables de se conduire conformément à la formation et à l'entraînement reçu antérieurement. Les prêtres dépendent d'un responsable appelé officiellement « mukhanaiok » que les chrétiens appellent «sangkharat », évêque .

#### **4.6.3. Vie des « nakbuat » ou personnes consacrées**

Les personnes consacrées - hommes ou femmes. - dans le christianisme, dépendent de nombreuses congrégations qui ont des règlements qui diffèrent selon l'idéal que le fondateur leur a fixé et que les autorités religieuses ont reconnu de façon officielle. Quoi qu'il en soit, il y a trois points que tous les groupes de personnes consacrées doivent respecter: ce sont les vœux de pureté, de pauvreté et d'obéissance. Ceux qui se consacrent pour la première fois doivent renouveler leurs vœux tous les ans. Lorsque les supérieurs en voient la convenance, les personnes consacrées font des vœux pour toute la vie.

a) La pureté veut dire pratiquer la chasteté du corps et de l'esprit.

b) La pauvreté veut dire « avoir un cœur de pauvre » c'est-à-dire avoir un cœur libéré de tout attachement à soi-même. Ce point veut très exactement dire « détachement de soi » : ne rien considérer comme étant sa propriété. Dans la vie du groupe, les personnes consacrées doivent considérer que tout est en commun et se trouvent sous la responsabilité des supérieurs. Si l'un ou l'autre a besoin d'utiliser quelque chose, il lui faut demander la permission aux supérieurs, puis le restituer ou faire un rapport circonstancié pour mettre les supérieurs au courant. Pratiquer la pauvreté volontairement n'est pas le fait de quelques membres seulement, mais l'ensemble du groupe doit tendre à se contenter de peu et à ne pas accumuler plus qu'il n'est nécessaire.

c) L'obéissance veut dire ne pas s'attacher à ses volontés, accepter de sacrifier sa volonté pour faire ce que demande ou suggère le responsable de la communauté. Les religieux doivent être des personnes humbles et dociles. Avant de décider quoi que ce soit, ils doivent aller demander l'avis des supérieurs et être prêts à agir conformément aux conseils reçus.

Habituellement, les religieux ont une vie communautaire et la plupart d'entre eux portent un habit identique pour tous les membres de chaque congrégation.

## **Chapitre 5**

### **Changer de religion**

D'ordinaire, nous suivons la religion de nos parents ou de ceux qui sont responsables de nous. Quelle que soit la religion de la famille qui nous a mis au monde, normalement nous observons cette religion. Cependant la religion est une chose que chacun a le droit de choisir librement. Il est donc possible de changer de religion, c'est-à-dire de quitter la religion qui était la nôtre depuis la naissance pour suivre une nouvelle religion. Quelle que soit la raison, personne n'a le droit de nous condamner pour cela.

Mais comme dans l'observance de la religion, la sensibilité est impliquée, autrement dit, quand quelqu'un a décidé de changer de religion, ses parents et ses proches en sont affectés et ne le soutiennent pas. Celui qui change de religion se trouve confronté à des problèmes et a des difficultés dans la communauté à laquelle il appartient. Cependant, ce problème n'est pas également aigu dans toutes les sociétés et dans toutes les religions. Certains groupes manifestent un certain degré de tolérance; cela va du simple sentiment de tristesse jusqu'à l'accusation de trahison envers le pays et la religion. En fait, il faudrait encourager la tolérance envers celui qui change de religion dans toutes les sociétés et pour toutes les religions. Il ne faut cependant pas encourager ces changements à la légère, il faut auparavant en examiner de près les motifs.

#### **1. La diffusion de la religion**

Quand la religion dans laquelle nous nous proposons d'entrer est une religion qui vient s'implanter dans le pays ou dans la société dont nous faisons partie, celle-ci d'habitude considère cette religion comme « religion étrangère », qui, si elle convient aux étrangers, ne leur convient pas. Nous devrions d'avance être conscients de ce problème. En plus, il se peut que se posent également des problèmes relatifs à la culture et aux coutumes.

En fait, comme l'histoire l'a bien remarqué, le problème de la diffusion de la religion a toujours existé. La volonté de diffuser largement la religion est un phénomène que l'on retrouve partout et à toutes les époques. Les missionnaires ont depuis toujours traversé les océans, les déserts et ont voyagé par terre ou par mer. Quand on propage la religion pour accueillir de nouveaux membres, il faut

donc les accepter sans tenir compte de la nationalité ou de la langue. Qu'il y ait eu des gens qui ont changé de religion pour en adopter une nouvelle, cela s'est fait depuis toujours. Une question importante qu'il faut examiner de façon minutieuse, est celle de la validité des motifs invoqués pour embrasser une nouvelle religion. Normalement, le responsable de l'accueil des nouveaux candidats, ne devrait pas les accepter facilement, sans examen détaillé au préalable. Le fait d'avoir une religion, de suivre et de vivre conformément à ce que prescrit cette religion est une question importante pour notre vie. Pour cette raison, celui qui demande à entrer dans une autre religion ne doit pas s'étonner que celui qui a la responsabilité de l'accueillir, lui pose certaines questions. Par exemple, pourquoi veut-il entrer dans une autre religion? Que vient-il chercher dans cette nouvelle religion qu'il n'a pas trouvé dans sa religion d'origine? Ces questions, celui qui les pose, ne les pose pas uniquement pour connaître les motivations du candidat. Il les pose pour l'aider à s'examiner lui-même, pour qu'il voie clairement dans sa conscience et soit capable de prendre une décision en connaissance de cause.

## **2. Examen des raisons invoquées pour changer de religion**

Quand on veut changer de religion, les raisons invoquées doivent être en phase, en concordance, avec ce qu'on appelle « religion ». Si on fait quelque chose c'est qu'on a quelque intérêt à le faire. Cet intérêt peut être de deux ordres: ou l'on cherche quelque chose pour ce monde ou un monde futur -on reste alors le domaine de l'ordre mondain (lokiā) qui, d'une manière ou d'une autre, a le « moi » comme perspective ultime- ou l'on cherche quelque chose de type « lokuttara », supramondain, propre à ceux qui « sont entrés dans le courant ».

L'intérêt, ou le but visé par la religion, est de l'ordre de l'ultime (paramattha), c'est-à-dire qu'elle a en vue le salut. Les motivations les plus appropriées vont évidemment dans ce sens. Quant aux motivations les plus terre à terre, elles sont motivées par la volonté personnelle d'avoir ou de posséder, qui est passion mondaine (tanha).

Les missionnaires ont été accusés de payer les gens pour qu'ils embrassent la nouvelle religion. S'il a pu y avoir des cas de ce genre, c'est probablement qu'il y avait des gens prêts à l'accepter (ce qui n'aurait pas dû exister). Ceux qui ont fait de telles propositions sont plus coupables que ceux qui les ont acceptées. Il se peut que ces derniers aient été des gens peu éduqués ou des pauvres et des malheureux. En dehors de ces cas, il se peut qu'il y ait eu des gens qui ont demandé à embrasser la religion du missionnaire avec l'espoir d'en retirer quelque profit. Il s'agit évidemment d'un intérêt qui a plus trait à leur niveau de vie qu'à leur salut.

Il y a ceux qui changent de religion pour adopter la religion de leur conjoint. Il se peut que ce soit parce qu'un des conjoints suggère à l'autre de le faire pour des raisons de commodités ou de convenance. C'est vrai que, si les conjoints n'ont pas la même religion, les enfants ne savent pas quelle est la religion qu'ils vont suivre. D'autre part, l'unité et l'entente à l'intérieur de la famille ne seront pas parfaites: l'un va à l'église, l'autre à la pagode; les notions de péché, d'acte méritoire, les règles qui régissent la vie ne sont pas les mêmes pour l'un et pour l'autre; les jours de fête diffèrent. Les membres de la famille en éprouvent des difficultés parce qu'ils ne vivent pas au même rythme. Les raisons que l'on vient d'évoquer sont certes importantes mais non suffisantes pour que l'on s'empresse de prendre à la légère la décision de changer de religion. C'est pourquoi, ceux qui veulent se marier mais qui sont de religions différentes, devraient, après le mariage, examiner posément cette question de religion. On ne devrait pas oublier que la religion est une affaire de foi et de piété plus qu'une question de rites ou de coutumes. Il est également bon de prendre conseil auprès de personnes que l'on respecte et en qui on a confiance.

Certaines personnes changent de religion pour manifester leur reconnaissance envers leurs

éducateurs ou leurs bienfaiteurs. Si quelqu'un présente de tels arguments, que faire pour l'aider à prendre une décision? Il semble qu'il ne soit pas nécessaire de demander d'entrer dans la religion de son bienfaiteur pour lui montrer sa reconnaissance. On peut choisir parmi les nombreuses autres manières existantes de manifester sa reconnaissance envers lui. Ils peuvent d'ailleurs agir autrement. Ils acceptent certainement de respecter notre liberté quand il s'agit de religion, religion à laquelle on ne doit pas renoncer à la légère. Si nous avons quelques raisons de croire que notre bienfaiteur veut que nous partagions la même religion que lui, et que nous n'avons aucune autre raison de le faire, nous devons rechercher une occasion pour nous entretenir avec lui pour lui exposer notre point de vue. S'il s'agit d'une personne qui nous veut sincèrement du bien, elle nous laissera décider nous-mêmes du choix de notre religion en toute liberté. Dans le cas contraire, nous aurons un motif pour rompre avec elle sans qu'elle puisse nous accuser d'ingratitude.

### **3. La vérité est l'ultime, est le but des diverses religions**

Il n'y a qu'une raison à la fois juste et vraie qui entre dans le processus de décision quant au choix de telle ou telle religion: c'est la vérité. Nous sommes à la recherche de la vérité ultime de la vie pour autant que nous pouvons la comprendre et la saisir avec une conscience droite. Aucun pouvoir au ciel ou sur terre ne peut violer notre droit à la liberté sur ce point.

### **4. L'affirmation qu'il n'y a qu'une seule vraie religion**

La richesse authentique d'une religion, c'est la vérité absolue. De vérité absolue, il n'y en a qu'une. Comme le disait le dicton, la religion qui possède la vérité absolue doit être la seule et unique vraie religion. C'est pourquoi tous ceux qui viennent à connaître cette vraie religion se doivent d'embrasser cette vraie religion, à l'exclusion de toute autre. Ils n'ont pas le droit d'avoir une autre religion. Quant aux autres religions, elles n'ont pas le droit d'exister.

Théoriquement, on peut comprendre cette idée. Il y a eu, et il se peut qu'il y en ait encore, des gens pour affirmer que « de religion vraie, il n'y en a qu'une ». Cependant, de nos jours, on commente ce point de vue en expliquant: qu'il n'y ait qu'une vérité absolue, c'est juste, mais ceux qui recherchent cette vérité sont aussi nombreux que différents, que ce soit par la culture ou la religion. On peut la comparer avec une montagne isolée; nombreux sont ceux qui s'efforcent de la gravir par des chemins différents, mais qui tous visent à arriver au sommet. Arrivés au sommet, tous s'y rencontrent. De vérité absolue, il n'y en a qu'une, mais de cette vérité absolue, personne ne peut s'en emparer, la capturer en disant : « elle m'appartient à moi seul » ou « elle appartient à nous seuls. »

La vérité absolue est la vraie richesse de ce qu'on appelle « religion ». Toutes religions dignes de ce nom de « religion » recherchent la vérité ultime, mais il n'y a aucune religion qui peut se targuer d'être la seule religion qui ait réussi à atteindre la vérité absolue, puis d'être capable de la saisir et de la détenir en se considérant qu'il en est le propriétaire... au point qu'il ne reste rien à ramasser, à cueillir pour les autres religions.

Cette vérité ultime est « non-conditionnée » (a-sangkhata dhamma). Il est certain qu'elle n'est pas faite de parties que les diverses religions pourraient se partager (ou se disputer). Mais toutes les religions ont la possibilité de la voir à partir d'un point de vue ou d'un autre, à l'image de ceux qui escaladent une montagne. Il est possible d'apercevoir le sommet depuis différentes directions, parfois même en rampant et en tâtonnant dans l'obscurité à la manière « d'aveugles palpant un éléphant ». Chacun en tâte un côté ou une partie. Quand ils échangent à ce sujet, tout un chacun a de bonnes raisons pour expliquer comment est l'éléphant, mais ils sont incapables de rassembler leurs points de vue afin de savoir comment est vraiment fait un éléphant.



Mais en même temps, décider que toutes les religions sont identiques, se valent, n'est pas exact non plus. Et ce, du fait que l'angle sous lequel chaque religion regarde la vérité, n'est pas le même. Cela dépend en effet d'éléments culturels fondamentaux et de beaucoup d'autres facteurs qui diffèrent entre les religions. C'est pour cette raison que chaque religion a des caractéristiques qui lui sont propres. Cette identité devrait pouvoir continuer à s'affirmer et à se développer. C'est une chose qu'il serait souhaitable de préserver entre religions.

**Remarque:**

Il a parfois été affirmé que « de religion vraie, il n'y en a qu'une ». Nous rencontrons cette idée dans certains livres d'enseignement religieux. Nous devrions scruter cette façon de parler pour connaître les raisons de cette prétention. Nous pouvons répondre que les raisons invoquées proviennent de l'interprétation du sens de la révélation. Cela suppose que Dieu a révélé la vérité à la religion qu'Il a lui-même révélée et qui serait, selon eux, l'unique religion. Ils sont incapables de reconnaître le droit des autres religions à être reconnues comme de vraies religions qui atteignent, elles aussi, à quelques aspects de la vérité. Ils ne sont pas capables de tolérer et de garantir la liberté religieuse de ceux qui n'observent pas la même religion qu'eux.

## **5. La tolérance mutuelle**

Lorsque l'on considère la situation réelle du monde, on remarque facilement qu'il y coexiste de nombreuses religions. De plus, les membres de chaque religion estiment que leur propre religion est, au moins pour eux-mêmes, meilleure que celle des autres. Certains ont des positions encore plus violentes. Cela dépend des personnes et des religions.

A ce propos, la première règle qu'il faut observer est la suivante: respectons la liberté de chacun dans le choix de sa religion. Il existe des gens qui désirent changer de religion quand ils doutent que leur religion n'est peut-être pas la meilleure religion pour eux. Ils pourront alors en rechercher une meilleure.

Nous devons également laisser aux autres la liberté, tant dans leur quête que dans l'abandon de leur religion ancienne et l'adoption d'une nouvelle religion. Ces deux principes sont le fondement de la tolérance mutuelle.

Le droit de propager la religion est aussi un droit. Il faut respecter le droit des autres religions autant que l'on exige le respect des droits de sa propre religion. Dans « les relations amicales » entre toutes les religions, toutes doivent jouir des mêmes droits. Il est normal que celui qui observe sa religion avec une foi fervente, pense que sa religion est meilleure que toutes les autres religions. Il est convenable et juste qu'il ait le droit de le penser. Quant aux membres des autres religions, ils devraient jouir du même droit de le penser également.

A quiconque qui a la claire conscience que la religion qui est la sienne, n'est pas, pour lui, la religion la meilleure, et qui de plus, connaît une religion qu'il considère comme meilleure pour lui, on doit conseiller de changer de religion, car le changement de religion, c'est pour son bien. Quant à celui qui tout simplement se doute ou imagine que telle ou telle religion pourrait être meilleure, on conseillera de s'efforcer de mieux vivre la religion qui est déjà la sienne.

## **6. Le changement de religion entre chrétiens et bouddhistes**

Le changement de religion que l'on a en vue ici, concerne le changement entre des religions qui diffèrent le plus entre elles: l'une de ces religions vénère le Dhamma et l'autre vénère Dieu.

## 6.1. Deux religions de nature différentes

La religion bouddhiste est une religion de la sagesse (pañ ñ a) et de la connaissance (Ñana ).

### Remarques:

Surtout ne pas confondre Ñana avec Jhana. Ñana, c'est Panna: savoir, compréhension, intelligence, c'est à dire connaître et voir les choses telles qu'elles sont.

Jhana, selon le langage religieux du bouddhisme de la secte des Anciens (le Petit Véhicule), c'est l'état de l'esprit qui est fermement ancré dans la paix, la sérénité. Il s'agit de concentration.

Le Jhana pur, seul, c'est de la concentration pure, c'est arriver à un état de sérénité, savoir contrôler son esprit et exercer son esprit au calme. Cet exercice est l'étape préparatoire utilisée pour atteindre la voie supramondaine (lokuttara magga) de l'inspection (vipassana), que ce soit la connaissance ou la sagesse. Mais « jhana » (état extatique) n'est pas le summum du bouddhisme, car il n'atteint ni la sagesse ni la connaissance. La sagesse (panna) est l'aboutissement de la pratique de l'inspection.

Le christianisme est la religion de l'amour - fidélité envers Dieu. (Bhakti)-. C'est la religion de la relation entre Dieu et les hommes sur le modèle des relations interhumaines. Dieu est l'ultime du christianisme comme le Dhamma l'ultime du bouddhisme. Bien que nous sachions très bien que Dieu n'est pas une « personne » de la même manière que nous humains, cependant on présume qu'il est une « personne » lorsque nous employons le langage anthropomorphique. Quand on parle d'un sujet ou d'un autre, on prend la personne comme référence, comme ont l'habitude de le faire les religions qui croient que Dieu existe.

## 6.2. Des pratiques qui sont différentes

La pratique de chaque religion dépend de sa nature, qu'elle soit religion de la Sagesse ou religion de l'Amour- fidélité.

Le bouddhisme divise la pratique en trois « entraînements » ou études. Il faut faire des exercices pour s'entraîner aux trois niveaux des règles de conduite, de la concentration et de la connaissance-sagesse.

- **Sila** : les cinq règles de conduite. Il s'agit d'éviter de faire le mal que ce soit par l'intermédiaire du corps ou de ses paroles. C'est s'abstenir du mal induit par les passions grossières.

- **Samadhi** : au niveau concentration, on rencontre les différentes « absorptions » (fixer son esprit sur des objets saisis par les sens ou saisis par l'esprit.)

- **Pañ ñ a** : il s'agit d'exercice de l'esprit au niveau de la connaissance ou de la Sagesse. ( Ñana et Pañ ñ a ). Il a « l'inspection » comme mode opératoire. Cet exercice d'inspection vise à atteindre ou voir directement la sagesse elle-même.

La pratique, la concentration, l'inspection (il s'agit de la concentration en vue de l'inspection) sont des exercices de développement mental dans le bouddhisme.

Le christianisme doit avoir une pratique constituée, fondée sur l'amour-fidélité, l'amour envers Dieu. La vérité absolue, c'est Dieu qui la révèle. Il est celui qui accorde tout. Il interdit de faire le mal et ordonne de faire le bien. Il a donné aux hommes des commandements à observer. Ceux-ci règlent ce que l'on fait par l'intermédiaire de notre corps, de nos paroles et de notre esprit. Ces commandements sont d'ailleurs plus détaillés que les cinq règles de comportement du bouddhisme car ils ont trait à la conscience (rendre le cœur pur dépend de l'intention comme pour les actes kusala - akusala des bouddhistes). Dieu a donné ces commandements pour le bien des hommes. S'ils ne les mettent pas en pratique, ne s'agit-il pas d'une faute contre la moralité tout comme les actes faits avec une intention

mauvaise des bouddhistes? Plus que cela, il s'agit de démonstration d'ingratitude de celui qui ne reconnaît pas les bienfaits de Dieu. Il n'obéit pas à Dieu et en vient à transgresser l'alliance entre Dieu et les hommes.

Le christianisme n'a pas divisé les exercices de la même façon que les bouddhistes. Tout y est différent de chez les bouddhistes: la concentration et la sagesse n'ont rien à voir avec l'amour-fidélité, mais il existe des moyens autres que la sagesse pour tonifier, renforcer l'amour-fidélité. L'attitude des bouddhistes envers le Dhamma est caractérisée par la Sagesse (pañ ñ a) et non par l'amour-fidélité (bhakti).

La pratique des chrétiens consiste en une marche à la suite de Jésus. Mieux que cela, il s'agit de devenir « un » avec Jésus en recevant son Esprit. Recevoir la « vie de Dieu » en Jésus-Christ, c'est être le corps du Christ, et ce, avec le Christ et nos frères les hommes. L'amour est en lui-même le terme ultime de la pratique de l'amour. Suivre Jésus, c'est à la fois aimer Dieu plus que toutes choses et aimer tous nos frères les hommes comme on s'aime soi-même.

### **6.3. Y-a-t-il des raisons pour approuver la conversion de chrétiens au bouddhisme et de bouddhistes au christianisme?**

Si on prend en compte le principe de la liberté religieuse, il est tout à fait envisageable que certaines personnes changent de religion pour des raisons personnelles. Cependant comme il l'a été dit, on ne devrait pas changer de religion à la légère. Maintenant qu'il existe des contacts et des activités communes entre les religions, il est facile de rencontrer des maîtres de chaque religion pour leur demander d'étudier ou de participer à des activités religieuses. Participer aux activités du bouddhisme est encore plus facile: n'importe qui peut prendre une part active à toutes les activités du bouddhisme, à l'exception de celles réservées aux bonzes. Ils en acquerront une certaine expérience, tout en retirant de nombreux avantages ou bénéfices du point de vue de la vie spirituelle sans qu'il soit nécessaire de devenir officiellement membre de la religion bouddhique.

Le changement de religion doit répondre à un réel besoin spirituel et pas seulement à un sentiment. Il est souhaitable que nous fassions d'abord une expérience pour examiner avec soin la question. Parfois on peut ressentir un sentiment de lassitude ou de dégoût envers sa propre religion parce qu'on n'en a pas réalisé le sens profond dans sa pratique religieuse. Comprendre l'essence de sa propre religion et celle des autres religions nous aidera trancher de façon adéquate pour le plus grand bien ultérieur des parties intéressées. Surtout, il faut bien savoir, entre les deux types de religion concernés, quel est celui qui nous convient le mieux: la Sagesse ou l'Amour-fidélité? Dans cette affaire, nous examinerons les caractéristiques fondamentales de chaque religion plus que leurs caractères qui ne sont pas très importants et qui ne sont pas en rapport avec le cœur de la religion. Par exemple, on aime chanter pendant les cérémonies... et on décide alors d'embrasser la religion qui a des chants à l'église.

Celui qui décide de se faire bouddhiste devrait comprendre le sens du refus absolu de l'utilisation du langage anthropomorphique quand on se réfère à « la vérité ultime de toutes choses », c'est-à-dire au Dhamma. Il ne peut supposer ou accepter que ce soit une personne, Dieu, une divinité ou le Brahma créateur du monde. La vérité ultime se trouve dans la réalité originelle de toutes choses. Les hommes la rechercheront donc au plus profond de leur esprit. S'ils ont un esprit pur, débarrassé de tout attachement à leur propre « soi », alors ils verront toutes choses et eux-mêmes selon la vérité de leur nature originelle pure: ils sont Dhamma.

S'accrocher à son « moi » pour qu'il devienne plus grand que tout, occulte la vérité ultime au point que nous ne pouvons ni la rencontrer ni l'atteindre. Toute la pratique du bouddhisme n'a qu'un seul et unique but, celui d'abandonner son « moi ». Quand on s'efforce de tout cœur pour essayer de

marcher sur la voie de la sagesse (panna), on pourra sans doute accéder jusqu'au cœur du bouddhisme.

Il existe d'autres voies. Ceux qui ont choisi de suivre d'autres voies ne devraient pas mépriser ceux qui suivent une voie différente de la leur. La voie de la vie prônée par Jésus Christ est fondée sur l'amour pour Dieu et pour ses frères les hommes. C'est cela le vrai sens de la religion qui honore Dieu à l'exemple de Jésus Christ. La voie de l'amour est la voie du sacrifice consenti de soi. Ceux qui sont prêts à essayer de marcher sur la voie de l'amour jusqu'au bout, - c'est-à-dire jusqu'au sacrifice de leur vie, jusqu'au don de leur vie en union avec Jésus Christ pour leur frères, ou avec leur frères les hommes pour Dieu - ceux-là sont de vrais chrétiens.

Les Voies de la Sagesse du bouddhisme et de l'amour du Christianisme, vues sous l'angle de la théorie, sont très éloignées l'une de l'autre. Mais, quand on les envisage sous l'angle de celui qui les met vraiment en pratique, elles sont vie « en esprit et vérité ». Ceci nous fait percevoir aussitôt que le renoncement à son propre « soi » est la base des deux religions: nous nous rencontrons et nous devenons compagnons qui cheminent sur une même route, c'est-à-dire, dans la manière de vivre la vie dans le quotidien de ce monde.

«TOUTES LES RELIGIONS  
ENSEIGNENT  
A ÊTRE DES HOMMES DE BIEN».

Edmond Pezet